

EXCELSIOR.

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Nicolas de Monténégro sur le front français



Le roi Nicolas I^{er} de Monténégro s'est rendu récemment au quartier général du général Gouraud où cette photographie a été prise au moment où le souverain s'entretenait avec l'officier commandant le bataillon qui lui avait rendu les honneurs. C'est à l'issue de cette entrevue que le monarque a détaché de sa poitrine la médaille de la valeur militaire et l'a épinglée sur la vareuse du général Gouraud (X).

(Cliché Section photographique de l'armée.)

La France a besoin de chimistes

Je viens de relire avec un bien vif intérêt les pages que Jules Huret, voyageant en Allemagne il y a une dizaine d'années, consacrait à l'industrie chimique.

Le développement prodigieux de celle-ci se traduisait, à cette époque, par 9.000 usines, 200.000 ouvriers, 1 milliard 600 millions de produits annuels et 700 millions d'exportations!

Rien que les produits pharmaceutiques tels que la quinine, l'antipyrine et l'antifébrine, expédiés en Europe et en Amérique, représentaient des dizaines de millions! Enfin, l'Allemagne fournissait les cinq sixièmes des teintures employées dans le monde entier! Songez que la seule usine de Mainkur, près Francfort, montrait des échantillons de 3.000 colorants différents, parmi lesquels trois cents nuances de noir!

Inutile de dire que la prospérité de cette industrie allemande s'était encore sensiblement accrue lorsque la guerre éclata. Quoi d'étonnant à cela? L'armée ouvrière concentrée sur ce point avait, elle aussi, des cadres incomparables. A Höchst-sur-le-Mein, 200 chimistes se livraient du matin au soir, et d'un bout à l'autre de l'année, à des travaux de laboratoire sous la direction de professeurs éminents. Dans ces laboratoires, dont l'accès n'était pas hérissé d'obstacles, les élèves apprenaient la chimie... comme on devenait autrefois forgeron, — en forgeant: si bien que les industriels, quand ils avaient besoin, pour leurs usines, de techniciens, savaient où en trouver. Ils en envoyaient même chez nous... près de Creil, par exemple, dans la succursale qu'avait la usine de Höchst pour permettre à nos concurrents de se dérober au paiement des droits sur les matières premières.

Il fut aisé de voir, dès le début des hostilités, que la chimie jouerait un rôle important dans la guerre scientifique, toute nouvelle, qui nous était faite.

« Vous nous rattraperez difficilement, disait le professeur Fischer à Jules Huret. Nous possédons une armée de chercheurs et une organisation en avance de soixante ans sur la vôtre. »

On vit bien, alors, que le savant allemand n'avait pas exagéré. Il fallut suppléer à ce qui nous manquait et reconnaître que notre infériorité économique s'étendait, dans la chimie, aux applications militaires.

Oh! l'on s'est réveillé! Nos chimistes, somme toute, n'avaient à envier à l'ennemi que le nombre. Ils n'ignoraient pas que l'Allemagne était encore, malgré tout, tributaire de l'étranger pour plus de 250 millions des matières premières de son industrie chimique. On pouvait lutter. On lutta. On fit des tours de force à l'usine et sur le front: on en fait encore, on n'arrêtera pas d'en faire jusqu'au bout.

Reste à savoir seulement si toutes nos ressources, nos modiques ressources en hommes compétents, ont été et sont encore bien utilisées.

Je me suis laissé dire que non. On peut voir assez souvent un employé de commerce où il faudrait un chimiste, et un chimiste employé à paperasser dans les bureaux. C'est l'exception, dira-t-on. Je veux bien...; mais la moindre exception de ce genre est inadmissible lorsqu'on ne dispose déjà que d'un personnel insuffisant.

Soyons juste: on a, depuis deux ans, repêché dans les différentes unités où le hasard les avait novés la plupart des chimistes professionnels. Les uns sont aujourd'hui répartis, sous les ordres de pharmaciens, dans les divisions et les corps d'armée. D'autres ont affaire dans l'administration des poudres, les laboratoires et services de contrôle du matériel chimique de guerre, de l'aéronautique, du génie, de l'artillerie, de l'intendance, du service de santé, etc... Et quelques-uns, enfin, ont obtenu leur rappel dans l'industrie où ils étaient indispensables.

Mais est-ce bien là tout ce qu'on doit à ces hommes d'un dévouement éprouvé et d'une capacité avérée?

A cette question, MM. Henry Paté, J. Breton et Albert Thierry ont répondu, le 13 juillet dernier, par un projet de résolution invitant le gouvernement à donner — pendant la durée de la guerre et à titre temporaire — aux chimistes mobilisés un statut analogue à celui qui régit les pharmaciens, les vétérinaires, les interprètes, etc.

Et voilà, en vérité, une mesure fort équitable. Je me demande, en effet, pourquoi les chimistes ne formeraient pas un corps spécial, n'auraient pas une existence indépendante, au lieu de demeurer, sans aucune chance d'avancement, subordonnés, dans leur spécialité même, à quelqu'un dépourvu de connaissances techniques équivalentes aux leurs?

L'utilité des pharmaciens, dans le service de

santé particulièrement, n'est pas contestable...; mais ne pensez-vous pas qu'un chimiste leur est préférable dans les usines où l'on fabrique des explosifs ou des gaz asphyxiants?

Je sais bien que les pharmaciens profitent d'une unité d'origine qui fait défaut aux chimistes. On en compte un certain nombre formés en dehors des écoles, à une époque où l'organisation des études laissait à désirer. Mais il n'en est plus de même à présent.

Que l'on donne donc aux chimistes, dans l'armée, la place et l'avancement auxquels ils ont droit. C'est la récompense de leurs services pendant la guerre et un encouragement à poursuivre, après, les travaux qui finiront par affranchir, espérons-le, notre industrie chimique du joug allemand.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

On parle, d'une façon encore assez vague et confuse, il est vrai, de rouvrir la chasse cette année: il paraît que, dans certains départements, le gibier, qui a pu multiplier pendant trois ans sans avoir à redouter le fusil, a crû et augmenté d'une façon gênante pour l'agriculture. On ajoute que, si cette décision était prise, le coût du port d'armes serait élevé à 40 ou même 50 francs, mais qu'il serait accordé des permis « quotidiens », d'un prix minime, aux poilus qui reviendront passer quelques jours en permission.

Cette faveur accordée à nos soldats serait certainement bien accueillie; mais ne pourrait-on aller plus loin et prévoir que, même après la guerre, les anciens combattants pourraient bénéficier d'un permis de chasse qu'ils paieraient moins cher que nous autres, les pacifiques Tarlatins? Que, par exemple, si nous acquitions 40 ou 50 francs, ils continueraient à ne verser que le prix antérieur de 28 francs? Ce petit privilège qui leur serait réservé ne paraîtrait à personne illégitime. Jadis le droit de chasse était limité aux seuls gentilshommes. Et un gentilhomme était, en même temps, l'homme qui devait le service des armes. La guerre a fait de nos poilus des gentilshommes. Elle a démocratisé ce devoir aristocratique du service militaire, mais elle lui a conservé sa noblesse. Pourquoi donc, alors, ceux qui ont risqué leur vie au cours de cette grande guerre ne pourraient-ils pas bénéficier d'un léger avantage en ce qui concerne l'impôt de chasse? Aux yeux de beaucoup, cela vaudrait bien une médaille, j'en suis sûr.

Pierre Milla.

La proposition vient d'être faite de créer, pour les officiers et soldats ayant combattu sous Verdun, une croix spéciale. L'idée a trouvé un accueil contradictoire: tels l'ont approuvée, tels autres la discutent. Nous sommes de ceux qui diraient: « Nous la combattons », si des Français pouvaient aujourd'hui combattre autre chose que des Boches.

Mais, à bien considérer le projet, qu'il nous soit permis de penser que sa nécessité ne s'impose pas. On aurait à craindre bien vite, si quelque autre glorieuse circonstance survenait — et elle surviendra — l'apparition d'une ou d'autres croix encore. Il ne faut point qu'entre ces nobles attributs s'établissent trop de différences, trop de distinctions. Les poilus de Verdun, les héros de Fleury seront les premiers à estimer que quelle que puisse être leur admirable, leur incomparable vaillance, l'effort magnétique de tous les Français ne saurait être nuancé aux yeux de la postérité. Ce qu'il faut faire? Ajouter une barrette Verdun à la croix de guerre, comme on en peut ajouter une autre qui évoquera la Marne et une autre l'Yser, et un jour, une autre encore... le Rhin.

L'homogénéité dans l'hommage rendu: tel doit être le vœu unanime des braves qui se battirent côte à côte, d'un sublime et égal courage.

La mort vient de frapper presque en même temps et presque au même âge deux de nos édiles qui, dans le grand Paris, étaient tout voisins. M. Pierre Foursin avait représenté le quartier de la Goutte-d'Or, et M. Camille Rousset était, depuis 1900, conseiller municipal du dixième.

Il est vrai que M. Pierre Foursin n'habitait plus son quartier: à un moment de la guerre, malgré ses soixante ans sonnés, il reprit du service et il mourut lieutenant de territoriale. Or, bien qu'il y eût là quelque illogisme, c'était son collègue Camille Rousset

qui bénéficiait d'un plus haut titre militaire: les poilus permissionnaires qui débarquent aux gares de l'Est et du Nord, ayant souvent l'occasion de traverser le quartier de Camille Rousset, avant de sortir du « dixième », avaient baptisé ce quartier « secteur de Rousset ». De là à faire Rousset commandant, il n'y avait pas loin. Et « le commandant Camille Rousset » sera longtemps regretté des poilus qui passaient par « chez lui » pour rentrer dans leur capitale.

Au reste, Camille Rousset n'était pas indigne de la popularité dont il jouissait chez nos « bonhommes ». C'était un brave homme et un bon Français. C'était surtout un vieux Parisien... de quartier et il avait au plus haut point l'esprit de clocher. Lors d'une des dernières réceptions à l'Hôtel de Ville des hommes d'Etat anglais, l'un de nos hôtes britanniques vanta devant le conseiller municipal du dixième, la beauté des perspectives de la Seine, où se mirent Notre-Dame et le Louvre.

— Oui, répondit Camille Rousset, un peu sec; ce n'est pas mal! Mais j'aime autant le canal Saint-Martin!

Les discussions étymologiques sur les noms des pays où l'on se bat, bois des Trônes, ferme de Monacu, etc., rappellent l'attention sur les erreurs commises si facilement par les cartographes.

Très souvent, ceux qui dressent les cartes, ne sont pas du pays qu'ils arpentent et ils comprennent mal les appellations locales.

La dernière station avant d'arriver à Marseille, le Pas-des-Lanciers, est un exemple curieux. En provençal cet endroit un peu dangereux dans les collines s'appelait le « passage de l'anxiété », Lou pas de l'ansié. L'homme du Nord a écrit fidèlement ce qu'il entendait et il en est résulté le Pas-des-Lanciers, qui fait croire à quelque quadrille un peu démodé!

On peut citer également ce village de Lonsabépa qui a failli se trouver sur toutes les cartes. A la question posée par le cartographe:

— Comment s'appelle ce village là-bas?

Le paysan, ignorant ou finaud, répondit en son patois:

— Lon sabé pas. (Je ne sais pas.)

Ce qui donnait pour l'éconteur: Lonsabépa.

Dans les campagnes anglaises, les paysans ne peuvent encore se faire à l'idée que lord Kitchener soit mort après une si belle et si glorieuse carrière militaire.

Pour eux, c'est par ordre du gouvernement que lord Kitchener, toujours vivant, se tient caché jusqu'à l'heure où il réapparaîtra soudain dans un véritable coup de tonnerre...

Cette histoire semble avoir germé dans la cervelle des braves soldats de l'armée des Indes, qui adoraient le grand chef blanc et qui demeurent persuadés que c'est derrière lui qu'ils feront leur entrée victorieuse à Berlin.

C'est là une vieille superstition anglaise. Toutes les fois qu'un grand homme meurt d'une façon brusque, rapide, prématurée, l'imagination populaire brode quelque légende séduisante de survie surnaturelle. Ainsi il y a encore, après tant d'années écoulées, bien des gens en Angleterre pour se refuser à croire à la mort de Gordon, le vainqueur de Karthoum, de « Gordon le Chinois », comme l'appellent encore les invalides et les vieux soldats.

Et les Allemands, qui fomentèrent la révolte irlandaise, savaient bien ce qu'ils faisaient en annonçant aux paysans le retour de Parnell, le roi non couronné de la verte Erin.

N'a-t-on pas chez nous, après 1815 et même 1821, entendu de vieux grognards qui prétendaient avoir rencontré l'Empereur?

Un inventeur américain — car les inventeurs de qui les inventions font le tour de la presse sont toujours Américains — vient d'expérimenter, en présence des directeurs des principales compagnies de téléphones, un dispositif de sa création, permettant d'employer le téléphone dans un train lancé à toute vapeur.

Les rails remplacent les fils conducteurs; les roues donnent, par la vitesse de leur rotation, la force électrique.

Au cours de l'expérience, l'inventeur est resté pendant vingt minutes en communication avec son bureau de New-York, le train courant, en Pennsylvanie, à une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure.

L'inventeur de ce système assure arriver bientôt à utiliser dans les trains le téléphone sans fil, c'est-à-dire sans rails.

Il s'appelle Macfarlane.

Nous nous serions plutôt attendus à l'invention d'un nouvel imperméable...

Le Veilleur

LE FRONT DE PARIS

RÊVE MARIN

Dieux justes ! qu'il fait triste sur le boulevard par ce glorieux coucher de soleil d'août ! Combien ce verre de porto me semble morne, et mélancolique cette terrasse de café, tandis que le soleil rougeâtre là-bas, du côté de la Madeleine ! A pareille heure, hélas ! le même soleil touche déjà les flots empourprés, sur tant et tant de plages, et l'horizon flamboie comme un gigantesque rubis, et la mer chante et soupire d'extase... Et voici que je pars en rêve vers le pays des mouettes légères et des poissons d'or, des crabes cuirassés comme des samouraïs et des varechs ciselés : j'évoque les vagues et les tempêtes, la lune qui médite au-dessus du port, les barques filant par essaims au fin matin, ou revenant vers la jetée comme des oiseaux éperdus devant l'orage qui monte. Je crois entendre l'hymne immense du flux, le regret charmant du reflux...

Ah ! c'est dit, plus de boulevard, plus de Paris : demain, je m'accorde une permission de quatre jours, comme un poilu, et m'en vais voir ma cousine Charlotte, qui se trouve sur une plage de Normandie, avec ses deux enfants. Je paie mon porto, et me lève résolument : rentrons pour faire notre valise !

Or, en arrivant au logis, je trouve précisément une lettre de Charlotte qui m'attendait :

« Mon cher ami, vous ne sauriez croire à quel point je languis, sur cette plage où l'on se croit si loin de tout ! En temps de guerre, vivre à une telle distance de Paris, sans nouvelles particulières, sans impressions du front toutes vives et toutes chaudes, sans nul potin d'état-major, sans rien du tout qui sente la guerre... non, ce n'est pas possible !

« La mer, direz-vous ?... Ehl la mer se roule sur le sable, à l'écart, devant les « nasses » et les gamins qui la salissent avec leurs pelles. Je la regarde à peine, cette année, et il me semble qu'elle m'est complètement étrangère : elle a bien d'autres épaves à fouetter.

« Il y a, devant le Casino devenu hôpital, quelques jeunes gens des classes 18, 19 et 20, qui s'offrent gravement des cigarettes et parlent de tennis et de la Roumanie. Il y a certains fanatiques qui habitent des maisons presque battues par les vagues : des longues-vues installées au milieu de leurs salons sortent terriblement par les fenêtres, ainsi que des canons perçant des meurtrières. Mais ne croyez pas que ceux-là contemplent les flots : ils ne font que compter les bateaux qui entrent ou sortent, et n'essayent pas de les entretenir d'autre chose. D'autres pêchent, d'autres tirent les oiseaux marins, d'autres font des bridges... Mais c'est à peine si tout ça lit seulement le communiqué !

« Eh bien ! moi, je suis plus « guerre » que tout ce monde-là. Tant de laisser-aller me revolté, je n'y puis plus tenir... »

Brave petite Charlotte ! Son dégoût des plages insouciantes me gagnait soudain. Déjà, je ne songais plus à faire ma valise, car je ne voulais plus me rendre en ces lieux de mollesse et de bien-être, où les nouvelles du front arrivent atténuées... Malheureusement, je repris la lettre de ma cousine, et lus la dernière phrase, que voici :

« Bref, je ne forme qu'un souhait : rentrer au plus vite, et me retrouver plus près du ministère de la Guerre, des journaux et des rumeurs militaires. Pour mes enfants, cependant, je compte rester ici assez longtemps, jusqu'en octobre probablement. J'ai loué une villa exquise, parmi les roses. Nous dînons et déjeunons au bruit de la mer, qui sourit ou se lamente par la fenêtre ouverte. Les soirées sont si calmes ! Et quels parfums puissants ! Je songe aux Sirènes et à Circé. Je me baigne chaque jour... »

La logique de Charlotte est divine.

En attendant, voilà que je redemande ma valise...

Marcel Boulenger.

Nouveau raid de zeppelins sur l'Angleterre

LONDRES, 9 août. — Officiel. — Communiqué du ministère de la Guerre :

Des aéronefs allemands ont survolé la côte est de l'Angleterre ce matin de bonne heure. Un autre aéronef a visité la côte sud-est de l'Ecosse. Les dirigeables ne pénétrèrent pas très avant dans l'intérieur, mais jetèrent une quantité de bombes sur différentes localités près de la côte.

Sur plusieurs points, les dirigeables attaqués par les canons antiaériens ont été chassés.

On compte actuellement trois femmes et un enfant tués, quatorze blessés.

Aucun dommage militaire important n'est relaté.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Prise de Gorizia

Une lutte acharnée s'est livrée dans les rues de la ville

Rome, 9 août. — Un communiqué officiel du général Cadorna annonce que les troupes italiennes sont entrées aujourd'hui à Gorizia. Le nombre des prisonniers dépasse 10.000; d'autres continuent à affluer.

Le butin de guerre est énorme.

La dépêche suivante, arrivée à Paris dans l'après-midi, ne laissait déjà plus de doute sur le sort de la ville :

MILAN, 9 août. — Tout indique qu'il faut s'attendre à la prise de Gorizia.

En effet, les combats ont recommencé, hier soir, dans la ville même, avec un acharnement inouï, entre les troupes italiennes et les Impériaux, qui continuent à utiliser les maisons d'où il faut les déloger successivement.

A l'heure actuelle, le nombre des prisonniers faits par les armées du général Cadorna, sur le front d'attaque, dépasse 11.000. (Information.)



UNE RUE DE GORIZIA

Comment, en plafonnant les rues de la ville, les Autrichiens se protégeaient contre le bombardement italien.

L'ENTHOUSIASME EN ITALIE

Rome, 8 août. — Les journaux qui ont paru à la fin de l'après-midi, reproduisant le bulletin du général Cadorna, étaient arrachés aux camelots : la population lisait et commentait avec une satisfaction émue le brillant succès des armes italiennes. Un peu après, la ville fut pavloisée.

Le soir, sur la place Colonna, tandis qu'une musique militaire jouait, la foule fit une grande manifestation pour célébrer la victorieuse marche en avant de l'armée italienne sur l'Isonzo.

La foule réclama la marche royale et des hymnes patriotiques qui furent joués au milieu des applaudissements et des acclamations en l'honneur de l'armée. Les hymnes des Alliés ont été également applaudis.

La même manifestation se renouvela dans les théâtres et dans les cafés du centre de la ville.

De la place Colonna, le cortège des manifestants s'est rendu à la place Farnèse pour acclamer l'ambassade de France, puis les manifestants sont revenus à la place Colonna, où ils ont fait jouer de nouveau des hymnes patriotiques au milieu d'acclamations répétées et chaleureuses en l'honneur de l'armée d'Italie et du roi.

Des dépêches de Milan, de Bologne, de Livourne et de beaucoup d'autres villes annoncent des manifestations analogues.

Ayuntamiento de Madrid

LA SITUATION MILITAIRE

Contre-attaques repoussées sur la Somme et devant Verdun

Les Russes à 12 kilomètres de Stanislau

Les conséquences des succès remportés avant-hier par les Italiens devant Gorizia ne se sont pas fait attendre : la place vient de tomber en leur pouvoir.

Cette fois, la rupture du front ennemi est acquise et l'Autriche va assister à l'invasion libératrice d'une de ses plus précieuses provinces.

La journée d'hier n'a pas apporté de changement notable à la situation sur notre front. L'ouvrage de Thiaumont a été pris et repris une fois de plus. Une attaque allemande a été repoussée au bois de Vaux. Nous avons encore délogé l'ennemi de quelques maisons dans le village de Fleury.

Au nord de la Somme, les Allemands ont lancé de fortes attaques contre la ligne de tranchées que nous venons de conquérir entre le bois de Hem et la lisière sud du village de Maurepas. Ces attaques, brisées par nos feux, n'ont pu atteindre notre position qu'en un point. Mais l'ennemi en a été rejeté, peu après, par une contre-attaque qui nous a rendu presque tout le terrain perdu, et notre progression se poursuit. Entre le bois de Hem et la rivière, l'ennemi s'est contenté de bombarder violemment notre ligne, qui passe maintenant à l'est de la ferme Monacu. Son intérêt évident était de nous attaquer en même temps de part et d'autre du bois de Hem, depuis Maurepas jusqu'à la Somme. S'il n'a pas procédé ainsi, c'est sans doute qu'il ne disposait pas des effectifs nécessaires pour alimenter une opération sérieuse sur ce front de six kilomètres.

Deux attaques locales, l'une devant Ypres, l'autre au sud de Liégeois, vers la voie ferrée de Chauvigny à Péronne, montrent qu'il n'est pas sans inquiétude sur les événements qui peuvent se produire soit au nord, soit au sud du champ de bataille de la Somme.

Mais les opérations sur notre front, quelle qu'en soit pour nous l'importance, ne doivent aujourd'hui être considérées que comme une partie d'un ensemble organisé. La victoire des Russes au sud du Dniester et l'investissement de Gorizia par l'armée italienne, précédé d'une feinte habile vers Monfalcone, comptent dans ce total et y apportent un bénéfice considérable. Chacune des puissances de l'Entente prend sa part de ce bénéfice, de même que chacune a contribué à l'obtenir. C'est parce que les Allemands ont été arrêtés devant Verdun par une résistance inattendue que l'armée anglaise, l'armée italienne et l'armée russe ont pu achever la préparation de leurs offensives. C'est parce que l'Autriche est gravement menacée à la fois sur ses frontières de l'Orient et de l'Occident que l'Allemagne, obligée de lui venir en aide, ne pourra plus porter contre nous son principal effort, comme elle a fait jusqu'ici. Ce n'est pas là une espérance, c'est une certitude. Un jour viendra où les lignes allemandes, sur le front occidental, devront être



affaiblies. Ce jour n'est peut-être plus éloigné, et chacune des victoires de nos alliés en rapproche l'échéance inévitable.

C'est une double victoire que les Russes viennent de remporter sur les deux rives du Dniester. Au nord, les troupes de l'armée Bothmer ont été délogées de toutes leurs positions sur la rive gauche du Koropetz jusqu'au Dniester. Au sud, l'armée du général Letchitzky poursuivant son avantage s'est emparée de la ville de Tysmenica et a occupé toute la ligne de la rivière Vorona, dernière ligne de défense de l'ennemi devant Stanislaw, qui n'est plus qu'à douze kilomètres.

Jean Villars.

EN EGYPTÉ

La déroute de l'armée turque

LONDRES, 9 août. — Communiqué officiel de l'armée d'Egypte :

Ce soir, notre poursuite de l'ennemi dans le district de Katia continue.

Vers le nord et l'ouest, l'arrière-garde turque a été refoulée.

Vers le sud, un corps monté à chameaux a balayé l'ennemi hors de ses tranchées. Nous avons fait encore des prisonniers.

L'arrière-garde turque s'est retirée, sur la ligne du nord, au sud de Birelabd, à 15 milles à l'est de Katia.

Les ménagères allemandes devront déclarer les provisions qu'elles ont chez elles

A la demande du président du *Kriegsernährungsamt*, le vice-chancelier a promulgué une ordonnance prescrivant l'inventaire général des approvisionnements. La date a été fixée au 1^{er} septembre.

Tous les particuliers seront soumis à cet inventaire qui portera également sur les provisions confiées à la garde des communes, des institutions publiques, etc.

Dans les maisons privées, où il est pourvu à l'entretien de moins de trente personnes, l'obligation de la déclaration des provisions se limite à quatre classes de marchandises :

1^{re} Viandes de garde (jambon, lard, saucisses, viande fumée, salaisons, etc.).

2^e Conserves de viande pure en caisses, boîtes, verres, etc.

3^e Conserves de viande avec légumes ou autres produits, en caisses, boîtes, verres, etc.

4^e Œufs.

Pour les grandes exploitations de trente personnes et plus, et pour les communes, institutions publiques, reconnues, établissements, ateliers, commerces, les déclarations portent sur trente-trois catégories différentes de marchandises. Les autorités centrales des divers Etats peuvent étendre l'inventaire à d'autres articles.

Sont tenues à la déclaration toutes les personnes qui ont des provisions en garde, qu'elles en soient ou non propriétaires. Les chefs de ménage sont obligés, s'ils n'ont pas de provisions d'une catégorie désignée, de le mentionner. Chaque ménage recevra une feuille à remplir; les communes, etc., recevront des listes spéciales. Les autorités communales sont chargées de l'exécution de l'inventaire, à moins de décision différente des autorités de chaque Etat.

Pour garantir la sincérité et l'exactitude des renseignements fournis, les personnes qualifiées sont autorisées à perquisitionner dans tous les locaux où l'on soupçonne que des provisions sont cachées et à vérifier les livres. Des pénalités sont prévues en cas de déclarations tardives, inexactes ou incomplètes. Les stocks dissimulés peuvent être saisis. Même les déclarations fausses par négligence sont passibles de sanctions.

Les congés des ouvriers anglais

GLASGOW, 9 août. — La Confédération des mécaniciens constructeurs de navires a tenu, hier soir, une réunion pour discuter une nouvelle remise du congrès.

Dans cette réunion, lecture a été donnée d'une lettre du ministre des munitions demandant aux ouvriers de continuer le travail jusqu'à ce que le ministre puisse fixer la date des vacances, ce qu'il espère, dit la lettre, pouvoir faire bientôt.

Après un débat qui a duré trois heures, la Confédération, estimant que la santé des ouvriers exigeait qu'ils prennent un congé, a décidé que ceux d'entre eux qui n'en auraient pas eu avant le 19 août cesseraient de travailler du 19 jusqu'au 28 août.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Mercredi 9 août (738^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, la nuit a été marquée par les violentes contre-attaques que l'ennemi a prononcées contre les positions conquises par nous hier et avant-hier AU NORD DU BOIS DE HEM. Ces tentatives, brisées par nos feux, ont valu de grosses pertes aux Allemands et ont été repoussées, sauf sur un point, où l'ennemi a réussi à réoccuper une tranchée. Une attaque française, menée peu après, a repris la majeure partie du terrain perdu. Notre progression dans les éléments que l'ennemi occupe encore se poursuit activement à la grenade.

ENTRE LES BOIS DE HEM ET LA RIVIERE, les Allemands bombardent par obus de gros calibre nos nouvelles positions sur lesquelles nous nous organisons.

DANS LA REGION DE CHAULNES, la lutte d'artillerie continue avec intensité, notamment ENTRE LIHONS ET LA VOIE FERREE DE CHAULNES, où les Allemands ont attaqué nos lignes et pénétré sur un seul point dans nos éléments avancés. Notre contre-attaque à la baïonnette les en a rejetés immédiatement.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, on a combattu une partie de la nuit autour de L'OUVRAGE DE THIAUMONT. L'ennemi y a pris pied de nouveau après des attaques nombreuses repoussées par nous. Nous sommes aux abords immédiats de l'ouvrage que notre artillerie a pris énergiquement sous son feu. DANS LE VILLAGE DE FLEURY, nous avons accompli quelques progrès à la grenade. Une attaque ennemie sur une de nos tranchées du BOIS VAUX-CHAPITRE a été repoussée après un vif combat.

LA GUERRE AERIENNE

Un de nos avions bombarde une poudrerie allemande

Un de nos pilotes a pris en chasse un appareil allemand au-dessus de Lunéville et l'a forcé à atterrir devant nos lignes. Notre artillerie a détruit l'appareil au sol.

Sur le front de la Somme, notre aviation a livré de nombreux combats : six avions ennemis sérieusement touchés, ont piqué brusquement dans leurs lignes. Un ballon captif ennemi a été détruit.

Dans la nuit du 8 au 9 août, un de nos avions, monté par un pilote et un bombardier, a lancé des projectiles sur la poudrerie de Rottweil sur le Neckar; cent cinquante kilos d'explosifs ont été jetés sur les bâtiments où deux vastes incendies et plusieurs explosions ont pu être constatés. Partis à 20 h. 30, nos aviateurs étaient de retour à 23 h. 55, après avoir accompli en pleine nuit un raid de trois cent cinquante kilomètres, rendu particulièrement difficile par la traversée des Vosges et de la Forêt Noire.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons entièrement réoccupé la tranchée, AU NORD DU BOIS DE HEM, où l'ennemi avait pris pied cette nuit. Nous avons fait cinquante prisonniers au cours de cette action. Notre progression continue dans la région au nord du bois de Hem, où un vif combat se déroule à notre avantage.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, grande activité des deux artilleries DANS LES SECTEURS THIAUMONT-FLEURY-VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS. Aucune action d'infanterie.

Journée relativement calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

13 HEURES.

Dans le voisinage de GUILLEMONT, aucun changement depuis hier.

AU NORD DE POZIERES, nous avons quelque peu progressé à la grenade dans les tranchées ennemies et fait vingt-cinq prisonniers.

DANS LE SAILLANT D'YPRES, ENTRE L'ETANG DE BELLEWAARDE ET LE CANAL DE L'YSER, l'ennemi a violemment bombardé nos tranchées la nuit dernière, de vingt-deux heures à minuit et a émis des gaz toxiques sur un vaste front. Ces gaz ont eu peu d'effet et quelques attaques partielles de l'ennemi n'ont pas réussi à pénétrer dans nos lignes.

En outre, dans la même nuit, nos escadrilles de bombardement ont lancé quarante-quatre obus sur les gares d'Audun-le-Roman, Longuyon et Montmédy et quatre-vingt-huit sur les voies ferrées de Tergnier et sur la gare de La Fère.

L'avion français qui a bombardé la poudrerie de Rottweil sur le Neckar, comme il a été annoncé dans le communiqué de ce matin, était monté par l'adjudant Baron et par l'adjudant Emmanuelli.

Mulheim bombardé par une escadrille anglo-française

LONDRES, 9 août. — Officiel. — Les aviateurs navals britanniques, de concert avec les aviateurs français ont attaqué, le 30 juillet, les entrepôts d'essence et les casernes de Mulheim et les ont bombardés avec succès en dépit d'un tir très violent des canons anti-aériens.

Les aviateurs britanniques sont rentrés indemnes.



Une place de Chaalnes : Panien hôtel des ducs de Luynes et la statue de I. Homond.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LES CRIMES ALLEMANDS

L'intervention du pape et la réponse du cardinal Hartmann

ROME, 9 août. — Le *Corriere d'Italia* déclare que la nouvelle de l'intervention du Pape en faveur des populations des régions de la France occupées par l'Allemagne est pleinement confirmée.

Cette intervention, dit le journal, précède l'appel du cardinal archevêque de Reims et des évêques français; elle se produisit aussitôt que le Saint-Siège eût appris, par des renseignements privés, les déportations.

Voici la réponse que le Saint-Siège obtint alors par l'intermédiaire du cardinal Hartmann, évêque de Cologne :

Dans les derniers mois, il n'y a pas eu de grandes déportations, en Allemagne, de citoyens français des territoires occupés.

Je crois plutôt que la cause des nouvelles parvenues au Saint-Siège réside dans le fait suivant : dans les villes peuplées de la partie industrielle du nord de la France, Lille, Roubaix, Tourcoing, l'alimentation de la population, malgré les soins du Comité de secours hispano-américain, rencontre des difficultés toujours plus graves. Afin de remédier à cet état de choses, on donna l'ordre qu'une partie de la population des villes, celle qui paraissait propre au travail, fût répartie dans les campagnes soit dans le but d'alléger de cette manière les communes et les villes, soit aussi dans le but d'offrir l'occasion aux citoyens de concourir à leur entretien en s'adonnant aux travaux des champs ou en coopérant aux travaux agricoles.

Vers la fin d'avril, on transporta, en effet, dans les campagnes et on occupa à l'agriculture 20.000 personnes.

Que dans l'application de cette mesure on ait commis quelques fautes, relativement au choix des personnes, cela est la conséquence de la nature même des choses.

Ces fautes, d'ailleurs, purent être aussitôt réparées. A la fin de la récolte, on renverra dans leurs foyers ceux qui en ont été éloignés.

On a pourvu pleinement à ce que les habitants des villes qui ont été l'objet de cette mesure n'aient à souffrir ni moralement, ni matériellement pendant leur séjour dans les campagnes.

[Il suffit, pour montrer avec quelle défiance il faut accueillir la version de l'archevêque de Cologne, d'indiquer que pour prouver la satisfaction des populations déportées, il se réfère à certaines lettres publiées par la « Gazette des Ardennes ».

Or personne n'ignore la mauvaise foi de cette feuille éditée par la commandantur de Mézières et dont tous les documents sont ou truqués ou forgés de toutes pièces pour les besoins de la cause.]

En Belgique, les mères de famille sont déportées.

AMSTERDAM, 9 août. — Les journaux hollandais annoncent que l'autorité allemande a renvoyé à nouveau, dans le centre de la Belgique, des milliers de Belges, aux fins de leur faire exécuter des travaux militaires.

D'autre part, la commandantur a informé les femmes qui se présentaient pour toucher les secours qui leur sont versés par les comités d'assistance qu'elles doivent se préparer à quitter la Belgique.

Cette décision ne vise, pour l'instant, que les mères de famille, qui doivent emmener avec elles les enfants en bas âge.

La mesure s'applique aux deux Flandres, mais il paraît certain qu'un arrêté du gouverneur général l'étendra très prochainement à tout le territoire placé sous sa juridiction.

Une information parvenue de Gand annonce que l'autorité militaire allemande a commencé l'évacuation des femmes et des enfants belges.

Les évacués vont être dirigés vers la Hollande et la Suisse.

Les Italiens ne furent pas mieux traités que les Français et les Belges.

ROME, 9 août. — De Berne on signale, après un long retard provenant du soin jaloux apporté par les autorités allemandes à les cacher, les graves abus dont ont été victimes les Italiens qui résident à Lille, à Roubaix et à Tourcoing, notamment vers la fin du mois d'avril lorsque se sont produites les déportations en masse de la population civile du nord de la France dans les territoires occupés.

Déjà, à une époque antérieure, des Italiens, sous la menace de peines corporelles et à la suite de la privation absolue de nourriture pendant deux jours, ont été obligés par les Allemands de travailler aux tranchées, de faire des routes militaires et de se rendre à l'arrière des lignes allemandes pour ensevelir les morts. Mais c'est seulement dans le courant de la semaine sainte, cette année, que les évacuations forcées des Italiens, surtout des hommes jeunes, prirent un caractère général : elles eurent lieu à l'aide des mêmes méthodes dénoncées publiquement par le gouvernement français dans sa note aux gouvernements neutres.

Les négociations avec la Suisse

Les Alliés ont maintenu leur point de vue et fait preuve de bon vouloir

Les nouvelles négociations que l'affaire des compensations a entraînées ont pris fin hier. Comme la Suisse elle-même l'entrevoit, les Alliés ont dû s'en tenir à leur point de vue essentiel, sur lequel ils n'ont jamais varié. Mais, dans la mesure où la considération impérieuse de leurs intérêts militaires l'a permis, ils auront donné aux délégués suisses des preuves manifestes de leur bonne volonté.

Sur le premier point, il va sans dire que personne ne pouvait attendre autre chose qu'une réponse négative. La Suisse demandait la libre disposition des stocks constitués chez elle par l'Allemagne et par l'Autriche, en stipulant qu'à l'avenir ces stocks ne se reformeraient plus. Les Alliés n'ont pu répondre là-dessus que par une fin de non-recevoir et s'en tenir aux conventions antérieures et aux statuts formels de la S.S.S.

En second lieu, la Suisse demandait l'organisation d'un trafic nouveau dit « de substitution » ou « de restitution » et consistant en ceci : des matières premières fournies par les Alliés pourraient être envoyées en Allemagne d'où elles reviendraient manufacturées. Les délégués des Alliés ont fait remarquer que pour certaines de ces matières (le coton, par exemple) la substitution était dangereuse et inacceptable. Pour les substances, au contraire, qui ne sont pas susceptibles d'utilisation militaire, les Alliés sont tout disposés à se montrer conciliants et très larges.

Enfin, les Alliés ont voulu être agréables à la Suisse en lui offrant, eux-mêmes, d'améliorer le système de la S.S.S. et d'y faire entrer le principe du trafic dit « de perfectionnement ». La Suisse serait libre d'introduire chez elle certains métaux et de les réexporter en Allemagne d'où ils lui reviendraient intégralement, après avoir été travaillés. Il y a, en effet, certaines préparations que, dans l'état actuel des choses, l'industrie allemande est seule en mesure d'assurer, ou qu'elle assure dans de meilleures conditions. Les délégués suisses rendront compte de ces propositions au gouvernement fédéral.

On voit, par ce résumé, que les Alliés ont fait tout ce qui était compatible avec leur propre sécurité pour adoucir la situation économique de la Suisse. Dans une affaire qui, ne l'oublions pas, a été brutalement soulevée par l'Allemagne, et dans l'intérêt le plus égoïste et le plus calculé de l'Allemagne, il était difficile de montrer plus de bon vouloir et plus de sympathie pour un pays neutre à qui les circonstances posent des problèmes dont la France reconnaît les difficultés. Mais les exigences de notre guerre avant tout. Cela aussi la Suisse le reconnaîtra. — J. B.



GÉNÉRAL VON BERNHARDT

le fameux critique militaire allemand, qui a repris depuis peu du service, ainsi qu'Excelsior l'a annoncé, vient d'être nommé par Hindenburg au commandement de l'armée que commandait avant le général autrichien Pahlke.

LES COMBATS DE LA SOMME

Une contre-attaque

Extrait du carnet d'un de nos collaborateurs sur le front

...A la nuit, notre tranchée conquise est à peu près en état de défense. Sur un front de deux cents mètres, six mitrailleuses attendent, les bandes engagées dans les couloirs.

Les hommes n'en peuvent plus. A la lourde chaleur de l'après-midi, a succédé un vent frais qui fait courber la cime des arbres, là-bas, sur notre droite.

La terre est si hachée qu'il a été impossible de creuser, sans l'aide de pyramides de sacs hâtivement enfilés; la pelle, parfois, a rencontré le cadavre d'un Boche enseveli lors de notre bombardement.

Les poilus qui ne sont pas de garde dorment accablés, le corps recroquevillé dans les minuscules cagnas qui ne résisteraient pas — hélas ! — à un 77. Ils ont leur fusil à côté d'eux, prêts à bondir au signal de l'alerte.

L'artillerie ennemie se tait d'une façon anormale. Il va falloir veiller dur. Les Boches doivent occuper une tranchée devant nous, distante d'une centaine de mètres, mais le terrain est rendu si accidenté par les trous de marmites qu'il peut faciliter la reptation.

Toutes les minutes nous lançons des fusées éclairantes, soudaines et éblouissantes clartés qui font paraître ensuite l'ombre plus dense.

Derrière nous, c'est un roulement violent, continu... Des fusées par dizaines... Ça barde sur le front anglais.

Je fume d'exquises cigarettes à bout d'or, trouvées dans un coin, et je songe narquoisement au propriétaire.

Un dépôt de munitions saute loin dans les lignes boches, rougissant l'horizon.

Une de nos sentinelles — un bleu 16 — me signale des tirailleurs à chaque instant. Je le tranquillise et lui recommande de ne pas donner l'alarme sans être sûr du danger.

On entend le ronronnement d'un moteur. Les phares scrutent le ciel.

Je veille jusqu'à minuit; malgré mon désir de ne pas dormir de la nuit, mes paupières se ferment irrésistiblement; je vais m'allonger près de ma pièce nerveux, inquiet comme si je pressentais ce qui va se passer.

— Les Boches ! Alerte !

Une secousse électrique. Un brouhaha confus d'armes raménées, une vision floue d'ombres qui se précipitent, un coup de feu, dix, cent...

En l'espace de trois à quatre secondes chacun est à son poste. J'ai pris la place de mon tireur, assis sur la selle.

Devant moi, rien... Un brouillard épais, lourd, jaunâtre dans les premières lueurs de l'aube. Je ne vois pas à cinq mètres. Les fusées sont impuissantes à percer ce rideau menaçant que nous fixons de nos yeux désorbités.

Les fantassins tiraillent. Je me rassure, ce n'est peut-être qu'une fausse alerte ou qu'une patrouille; cependant à cadence moyenne — 300 coups à la minute — je balaye le terrain.

Sur la droite, les mitrailleuses tirent sans relâche plus rapidement.

Et tout à coup je vois des ombres vagues se dessiner, ramper... A combien sont-elles ? Quinze mètres, dix peut-être...

Un cri :

— Vorwärts !

Je tire le bouton de tir rapide; les détonations sont si rapprochées qu'elles se confondent, ne forment qu'une sorte de déchirement. Ma mitrailleuse donne son maximum, 700 à 750 coups. Tranquille, mon chargeur glisse les bandes aussitôt englouties. Le canon est rouge. Il me semble avoir un nuage devant les yeux.

Plus rien. L'attaque boche est arrêtée sur toute la ligne. Le crépitement des balles s'atténue.

Des cris de blessés... Le brouillard se dissipe un peu. Les survivants ont dû se blottir dans les trous d'obus.

Derrière moi j'entends une voix gouailleuse qui profère :

— Quelle réception, mon empereur !

Au front, août 1916.

J. Francois Oswald.

Le "Bremen" a été coulé

LONDRES, 9 août. — Selon une dépêche de New-York publiée par les journaux, l'agent de l'Eastern Forwarding Co, à qui le submersible allemand *Deutschland* était consigné, déclare comme des plus vraisemblables le bruit suivant lequel le sous-marin *Bremen* aurait été coulé.

La permission agricole ou la force de l'habitude *par VIDAILLET*



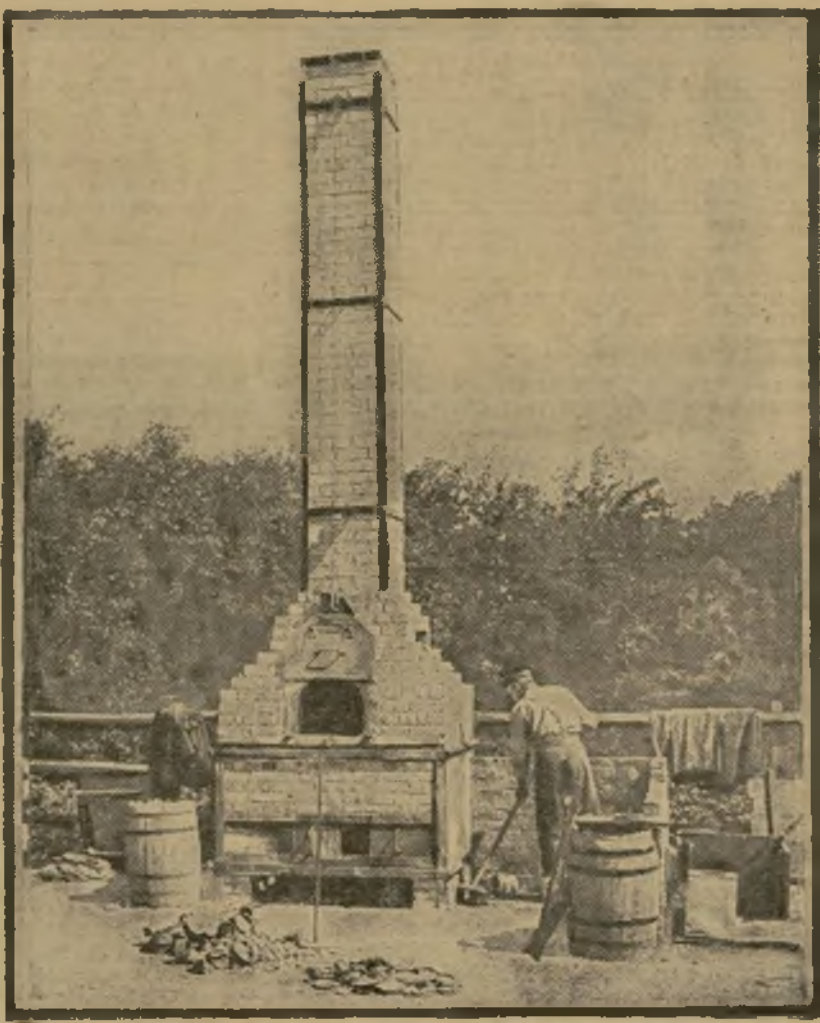
— Ça y est, il s'est trompé; je lui avais dit de tracer des sillons et il a creusé des tranchées.

Le prince de Teck sur le front



Le prince de Teck (2), membre de la famille royale anglaise, vient de se rendre sur le front du Nord où il a successivement inspecté les lignes belges, britanniques et françaises. Il est ici accompagné du général français H... d'O... (1).

L'esprit pratique des Anglais



Nos alliés britanniques, toujours inspirés du sens le plus pratique, ont élevé à proximité de leur front quelques fours crématoires analogues à celui-ci et où ils incinèrent tous les débris qui pourraient entraîner des risques d'infection.

DERNIÈRE HEURE

Comment les Italiens sont entrés à Gorizia

ROME, 9 août (Commandement suprême) :

Aujourd'hui nos troupes sont entrées à Gorizia.

Déjà, dans la matinée d'hier, après une intense concentration de feu d'artillerie, notre infanterie avait complété la conquête des hauteurs d'Oslavia et de Podgora, en déboulant les derniers détachements ennemis qui y étaient retranchés.

Les tranchées et les cavernes ont été trouvées comblées de cadavres ennemis.

Partout, des armes, des munitions et du matériel de toute sorte ont été abandonnés par l'adversaire en complète déroute.

Vers la soirée, des détachements des brigades Casale et Pavia ont passé à gué l'Isonzo dont l'ennemi avait fait partiellement sauter les ponts et se sont renforcés sur la rive gauche.

Une colonne de cavalerie et de bersagliers cyclistes a été immédiatement lancée au delà du fleuve, à la poursuite de l'ennemi.

Les infatigables troupes du génie, par un travail rapide sous le tir de l'artillerie adverse, ont lancé des ponts et réparé ceux endommagés par l'ennemi.

Sur le Carso, nous avons repoussé hier de nouvelles attaques ennemies contre les sommets du Mont San Michele et nous avons pris d'assaut d'autres retranchements dans les environs de San Martino.

Le nombre approximatif des prisonniers constaté jusqu'à présent, dépasse dix mille, mais d'autres continuent à affluer dans la station de concentration.

Il n'a pas encore été possible d'évaluer le total du butin de guerre.

ROME, 9 août. — Une note publiée ce soir par l'agence Stefani expose les opérations qui ont amené la prise de Gorizia : le commandement suprême italien, tandis qu'il continuait sa pression sur le front du Trentin, avait préparé minutieusement l'offensive sur le Carso.

L'attaque commença le 4 août, dans le secteur de Monfalcone, contre les hauteurs des côtes 85 et 121. A l'est de Nocea, nous prîmes d'assaut les ouvrages ennemis très puissants qui s'y trouvaient avec 143 prisonniers, dont 4 officiers ; mais l'adversaire, passé maître pour organiser ses pièges ignobles, avait placé dans les tranchées abandonnées un grand nombre de bombes qui firent explosion en produisant des gaz asphyxiants au moment où nos troupes victorieuses passaient dans les lignes conquises. De très fortes masses ennemies étaient ensuite lancées en contre-attaque et nos troupes, décimées et étourdiées par les effets des gaz, furent obligées de se replier dans leurs tranchées de départ, en y transportant les prisonniers déjà pris.

Le 5 août, actions d'artillerie ; le 6, les batteries italiennes ouvraient en même temps le feu contre la formidable barrière montagneuse qui, du Sabotino au Calvario, couvre à l'ouest l'Isonzo et la ville de Gorizia, et contre la hauteur de San-Michele qui forme la lisière nord du Carso-Gorizien. Au moment fixé, une véritable tempête de fer et de

feu s'abattit d'une façon inattendue sur les positions ennemies, bouleversa les défenses en avant, démola les abris et les postes d'observation et coupa les communications. Les colonnes d'infanterie s'avancèrent alors avec leur élan habituel à l'attaque, toujours soutenues par l'artillerie, qui, par de véritables rideaux de feu, empêcha l'ennemi d'envoyer des renforts. Nos troupes donnèrent l'assaut d'une manière magnifique et conquièrent tout l'imposant rempart du Sabotino, point formant la base de la tête de pont de Gorizia : sur les hauteurs qui, à l'ouest, couvrent la ville, ils prirent d'assaut les défenses d'Oslavia et celles du sommet de la côte 206 qui domine Graffenberg.

Dans la plaine, elles enfoncèrent la ligne défensive construite par l'ennemi et mûnt de fils de fer enchevêtrés, entre la lisière au sud de Podgora et l'Isonzo ; elles attaquèrent aussi la rive droite du fleuve jusqu'à la hauteur de San-Andrea.

Au sud, les troupes italiennes s'emparaient du San-Michele et de la côte 85, où elles se maintenaient, malgré de furieuses contre-attaques ; il restait à prendre d'assaut l'imposante couronne formée par les hauteurs immédiatement à l'ouest de la ville.

La bataille s'y poursuivit, incessante pendant environ trois jours. Le terrain était très fortifié et appuyé par un grand nombre de lignes de défense élevées par l'adversaire, à proximité de Gorizia, centre important qui facilitait la résistance tenace et permettait aux Autrichiens de violents retours offensifs. Pouce par pouce et au prix de sacrifices généraux, notre infanterie, avec l'admirable coopération de l'artillerie, conquiert la crête, puis se verse au sud oriental des hauteurs et prit d'assaut les tranchées innombrables, forçant les défenseurs à se rendre ou les repoussant au delà de la rivière, malgré de violentes contre-attaques.

Dès lors, la chute de Gorizia était certaine, la ville étant entièrement sous le feu des canons italiens.

Un beau travail des pionniers italiens

LONDRES, 9 août. — Le correspondant du Times à Milan donne le détail suivant sur la prise du Sabotino :

A l'insu de l'ennemi, les Italiens avaient creusé un tunnel de 250 mètres de longueur qui venait aboutir à 50 mètres environ des tranchées autrichiennes. 800 hommes assemblés dans ce tunnel lancèrent l'attaque lorsque le signal fut donné.

Les premières positions furent enlevées avant que l'ennemi eût déclenché son feu de barrage. Les tranchées de première, deuxième et troisième lignes furent occupées en l'espace de vingt minutes et la redoute située au sommet du Sabotino tomba en l'espace d'une heure.

Communiqué belge

Ce matin nos pièces de tous calibres ont repris avec succès la destruction des travaux allemands dans la région de Dirmude.

Le raid des zeppelins sur les côtes anglaises

160 bombes : 6 personnes tuées, 17 blessées

LONDRES, 9 août. (Officiel.) — Sept ou dix zeppelins paraissent avoir participé au raid, entre 12 h. 30 et 2 h. 30 du matin.

Ils ont parcouru les districts de la côte est et nord-est, sur des points distants les uns des autres, et, plus ou moins, simultanément.

L'attaque a été exécutée par un seul zeppelin ou par deux à la fois. Le dirigeable s'avança au delà de quelques milles dans l'intérieur, excepté dans l'extrême-nord.

L'attaque a été exécutée par un seul zeppelin contre les villes côtières, avec l'unique objectif de détruire, au hasard, des habitations.

Nos canons anti-aériens entrèrent en action sur quatre points et réussirent, presque dans chaque cas, à classer les dirigeables.

La plupart des bombes sont tombées loin de tout centre habité, sauf dans deux villes du nord-est, où il y a un homme, deux femmes, trois enfants tués, et cinq hommes, six femmes et six enfants blessés.

Les dégâts matériels sont insignifiants.

On a trouvé des traces d'une centaine de bombes chargées de puissants explosifs, et de 60 bombes incendiaires.

Plusieurs autres sont en outre tombées en mer ou sur des terrains vagues.

L'avance victorieuse du général Letchitsky

Les Russes ont gagné un terrain considérable dans la direction de Stanislaw

PÉTROGRAD, 8 août (Communiqué du soir du grand état-major). — Au sud du Dniester, le succès réalisé par nos troupes continues à se développer.

Poursuivant l'adversaire, nos éléments ont pris d'assaut la ville de Nijnioff, les villages de Bratschkouff, Palakitchi, Nadurnyna, Tscharnoloutse, Krjoutoulanove et la bourgade d'Otunia, approchant ainsi en partie, sur l'aile gauche, de la région occupée vers la rivière Volona, où est située la ville de Tybmenitz.

Avant le mouvement de repli de l'adversaire, des explosions ont été entendues sur plusieurs points. Elles paraissent provenir de la destruction de ponts et de dépôts effectuée par l'ennemi.

Dès que les prisonniers et le butin qui ont été faits seront dénombrés, le chiffre en sera publié.

La région que nous avons conquise représente une superficie d'environ 166 vertes carrées.

PÉTROGRAD, 9 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Dans la région vers le Etwinourh, nos troupes, au cours d'une offensive brève, ont pris pied dans quelques retranchements de l'ennemi, en faisant 13 officiers et près de 600 soldats prisonniers.

Sur la rivière Korapietz, l'ennemi a été chassé de ses positions fortifiées. Nos troupes se sont emparées de la rive gauche jusqu'au Dniester. Vers le sud du Dniester, les troupes du général Letchitsky, continuant la poursuite, ont chassé l'ennemi de plusieurs villages, jusqu'à la rivière Tloucematch, affluent du Dniester.

A 6 heures du soir, le 8 août, nos troupes ont occupé la ville de Tybmenitz, la crête des hauteurs vers le nord, jusqu'à la rive droite du Dniester, la rive droite du fleuve Vordzist, depuis le sud de Tybmenitz jusqu'à sa source.

Le total des succès du général Letchitsky, dans la journée du 8 août, est de 88 officiers, 7.400 hommes dont 3.500 Allemands, 5 canons — parmi lesquels trois lourds — 63 mitrailleuses et des lance-bombes.

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes, vers l'ouest de Gumush-Kane, enlevant les Turcs de la hauteur, ont capturé cinq officiers, dont le commandant du bataillon, 38 Askeris et pris des armes.

Les tentatives des Turcs pour avancer ont été arrêtées, et nos troupes, commençant l'offensive, ont culbuté l'ennemi et ont occupé le bourg de Khogose, au sud de Kegi.

Dans les régions de Mousch, Bitlis, Vankour, Wisk, Jemessk, Kermanchah et Khaniadannur, il y a des combats acharnés.

Dans la région de Mousch et de Bitlis, nous nous sommes repliés vers le nord, sous la pression de l'ennemi.

Dans la région de Friedrichstadt, l'aviateur russe, lieutenant Tisvenko et l'observateur Kondrochoff ont opéré une reconnaissance malgré le feu de l'artillerie ennemie et ils ont attaqué un albatros allemand.

Le lieutenant Tisvenko a pris sous son feu l'appareil ennemi et, l'ayant chassé, a continué sa reconnaissance.

L'albatros est tombé dans les lignes allemandes. Le sort des aviateurs russes reste inconnu.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée "TIP".

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez

tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domini-

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

Les troupes australiennes progressent au nord de Pozières

LONDRES, 9 août (Communiqué officiel britannique de 21 heures 15) :

Les troupes australiennes ont fait progresser nos lignes sur un front de six cents mètres et une profondeur de deux cents mètres au nord-ouest de Pozières.

Partout ailleurs, on ne signale aucun changement important dans la situation. Notre artillerie, grâce au concours de nos avions, a détruit plusieurs canons ennemis et fait sauter un certain nombre de dépôts de munitions. Des bombes jetées par nos aviateurs ont déterminé un incendie dans un train.

L'aviation allemande a montré plus d'activité tout en s'efforçant d'éviter les rencontres. Nos avions ont fait sauter un certain nombre de ses appareils.

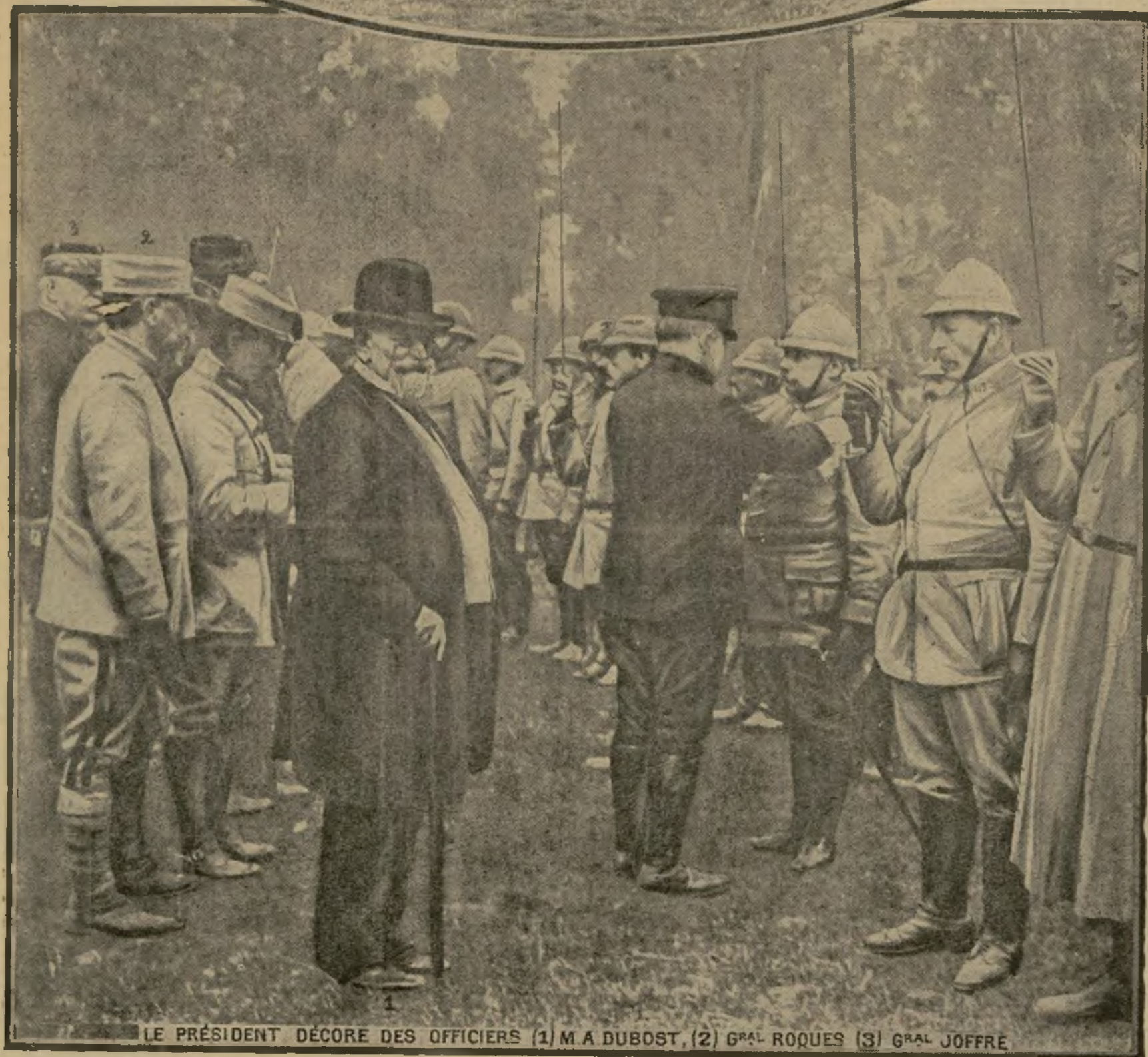
L'assassinat du capitaine Fryatt

Une protestation officielle

LONDRES, 9 août. — Une note du Foreign Office annonce que le gouvernement britannique a protesté énergiquement, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, contre l'exécution du capitaine Fryatt.

La protestation déclare que le procès a eu lieu dans les conditions qui déshonorent les autorités allemandes. (Radio.)

MM. Poincaré et A. Dubost sur le front de la Somme



Il y a quelques jours, le président de la République, accompagné du président du Sénat, du ministre de la Guerre et du général en chef est allé visiter le front de la Somme où il a remis des croix de la Légion d'honneur et des croix de guerre. Une prise d'armes a eu lieu au cantonnement d'un bataillon de chasseurs alpins, bataillon auquel M. Poincaré a appartenu comme officier de réserve.

Dans les lignes russes sur le front français. -- La visite du roi de Monténégro



LE ROI DE MONTENEGRO (X) PASSANT EN REVUE LES TROUPES RUSSES



LE ROI S'ENTRETIENANT AVEC UN SOLDAT RUSSE



LE SOUVERAIN EMBRASSANT LE DRAPEAU

Après avoir été visiter le front français dans le secteur que commande le général Gouraud, le roi de Monténégro s'est rendu sur un autre point de la ligne de feu où il a pu admirer la magnifique tenue des troupes russes combattant en France. Ce fut une minute émouvante que celle où le vieux roi exilé pressa contre ses lèvres le drapeau de ses frères slaves.

LES QUESTIONS MILITAIRES au Parlement

Il n'est pas la besogne qui aura manqué au Parlement au cours de cette législature de guerre, particulièrement en matière militaire, comme il est naturel. La quantité et la variété des problèmes relatifs à l'armée qui se sont posés pourraient surprendre si l'on ne savait trop combien notre préparation avait été insuffisante.

Les lois fondamentales elles-mêmes, remontant la plupart à un grand nombre d'années, ne répondaient pas à l'idée d'une lutte dans laquelle toutes les forces vives du pays seraient engagées en un bloc immense sans distinction et pendant une aussi longue durée. L'armée active ou permanente, selon les prévisions anciennes, passait au pied de guerre et se dédoublait par l'adjonction d'officiers de complément conservant leur physionomie propre. L'armée territoriale, dans une certaine mesure autonome, ne devait être appelée à tenir campagne qu'en cas de nécessité.

Ces particularités ne pouvaient subsister et c'est le mérite de l'état-major général d'avoir, dès le premier jour, rompu toutes cloisons et, par une loi demandée aux Chambres et votée avec plusieurs autres, le 4 août 1914, établi la fusion de tous les éléments militaires et leur emploi indistinctement dans toutes les formations des armées. Le principe proclamé ne pouvait toutefois suffire à mettre tout au point et il devait en résulter une certaine perturbation. De là, les questions à résoudre législativement, dans les matières s'appliquant en commun à la constitution des personnels d'officiers et de sous-officiers, nominations, titularisations, avancement, droits au commandement, services administratifs, etc., etc.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur ces points :

Parmi les lois votées, deux se rapportent aux nominations de sous-lieutenant et à l'admission dans l'armée active des lieutenants et sous-lieutenants de réserve : une loi promulguée le 24 avril dernier a réglé l'exercice du droit au commandement ; une autre portant la même date a assuré le recrutement de l'intendance pendant la durée des hostilités.

Beaucoup d'autres sont encore en souffrance.

En premier lieu, la loi relative au rajeunissement des cadres. Cette réforme, depuis longtemps réclamée, était présentée à la Chambre il y a plus de six mois, par le général Gallieni, comme ne pouvant plus attendre : limitée aux hauts grades du commandement, elle a paru insuffisante et, pour cette raison, renvoyée à l'examen de nouvelles propositions viennent d'être déposées par le ministre de la Guerre actuel et seront discutées à la rentrée. Bornons-nous à remarquer pour l'instant que la loi similaire concernant les officiers

de marine a été votée et promulguée dans un très court délai à la diligence de la commission de la marine de guerre.

En même temps que le vote du projet relatif à l'intendance précitée, le gouvernement avait demandé des mesures analogues pour le service de Santé, et plusieurs autres propositions se rapportant également aux médecins et pharmaciens militaires ; celles-ci sont encore à l'examen de la commission de l'armée de la Chambre. Il en est de même de dispositions concernant l'admission des capitaines de réserve dans les cadres actifs et du règlement des nominations à titre temporaire. De nombreux officiers sont passés d'autres armes et de l'administration, sur leur demande, dans l'infanterie ; ils attendent aussi le vote d'une loi de régularisation, présentée en septembre 1915, qui leur permette d'être versés à titre définitif dans cette arme et d'y avoir des droits à l'avancement.

La question du renforcement des cadres des unités combattantes par le retour dans leur arme d'origine de nombreux officiers nommés depuis les hostilités dans les services administratifs a fait l'objet de propositions connues sous les noms de leurs auteurs, MM. Noulens et Gœkalidi, et sur lesquelles s'est greffé un projet de M. Lavoisier, tendant à la création d'officiers auxiliaires. L'examen en est terminé et le rapport rédigé par M. le comte de Montagu présente à la Chambre des dispositions heureuses dans lesquelles sont écartées toutes règles de détail impératives devant échapper au domaine législatif. A l'ordre du jour de la Chambre, ce projet devra aller ensuite au Luxembourg.

Plusieurs lois spéciales ont été aussi promulguées : 1° celle du 17 août 1915, dite loi Dalbiez, dont les dispositions sont connues ; 2° la loi du 27 avril dernier, relative aux conseils de guerre, qui a réalisé d'importantes améliorations dans le fonctionnement et la compétence de la justice militaire, en augmentant les garanties des justiciables et tout en assurant la discipline et la répression nécessaires ; 3° la loi instituant les grades honoraires en faveur des officiers de complément, acte de haute équité à l'égard de ces officiers dont les services de guerre ont si bien répondu à l'attente du pays.

La participation de nos sujets coloniaux à la défense de la mère-patrie a été l'objet d'études et de déterminations qui ont produit des résultats appréciables. Il n'est pas douteux cependant que la France aurait pu tirer des ressources de son immense empire colonial un parti beaucoup plus considérable par une prévoyance antérieure. De grosses questions sont encore, à cet égard, endormies dans les cartons de nos commissions parlementaires.

Cette revue est forcément sommaire et incomplète ; elle suffit cependant à donner une idée de l'énorme tâche qui incombe au Parlement. Le travail des grandes commissions est à la base et celles-ci le faciliteront singulièrement si elles y apportent toute la célérité que comporte et réclame l'état de guerre.

Commandant V...

On inaugure une nouvelle école de rééducation professionnelle

Hier après-midi, une école de rééducation professionnelle a été inaugurée à Maison-Blanche, au centre d'appareillage des mutilés, par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé.

Les locaux ont été remis solennellement au ministre par M. Walter Berry, président par intérim de l'Union des Colonies étrangères. M. Walter Berry a annoncé que les efforts de l'Union ne s'arrêteraient point là, et s'adressant aux blessés présents, il a voulu leur répéter : « les mois de la proclamation du général Joffre, du 12 septembre 1914, au lendemain de la glorieuse victoire de la Marne. » Soldats, tous, vous avez bien mérité de la Patrie. »

Mme Baylies, fondatrice du Comité Américain, a dit avec quel enthousiasme ses demandes ont été accueillies en Amérique. Dès ce premier appel, un seul souscripteur, M. Edward Stolesbury, de Philadelphie, versait 400.000 francs.

Un mutilé, M. Carlier, a dit pourquoi ses camarades et lui étaient venus si nombreux dès le premier jour à l'école.

« Nous sentons que demain la France aura besoin d'une nouvelle armée, celle des travailleurs, et nous voulons servir avec autant de dévouement dans celle-ci que sur les champs de bataille. »

M. Justin Godart a remercié l'Union des Colonies étrangères et, notamment, Mme Baylies. Les blessés sont fiers des sympathies qui, venant à eux, vont à la France. Le gouvernement accepte pour eux les concours qui groupent autour de notre pays, défendant l'idéal commun, de solides alliances morales.

Les prêts à l'Etat de titres des pays neutres

UTILITÉ ET AVANTAGES

Chaque mois les statistiques du commerce extérieur de la France indiquent le chiffre considérable de nos importations : objets d'alimentation, matières nécessaires à l'industrie et objets fabriqués.

La plus grande partie de ces importations est motivée par les besoins de la Défense Nationale. Elles sont tout à fait nécessaires et nous devons en assurer le paiement. Nos exportations donnent des créances sur l'étranger, mais ces recouvrements sont insuffisants pour compenser le montant des paiements à faire. Nos usines travaillent presque toutes pour la guerre et non pour l'exportation et il faut assurer par d'autres moyens ces paiements importants.

C'est pour se procurer la monnaie même des pays où s'effectuent les achats que le public est invité à prêter à l'Etat les titres des pays neutres qu'il possède. Ces valeurs donnent au Trésor certaines facilités.

Le prêteur à l'Etat de titres des pays neutres sert donc les intérêts du pays. Et de son prêt, il tire aussi un avantage copieux, immédiat, puisqu'au moment où il effectue le dépôt de ses valeurs, il reçoit une bonification d'un quart, soit 25 0/0 du revenu brut annuel des valeurs prêtées.

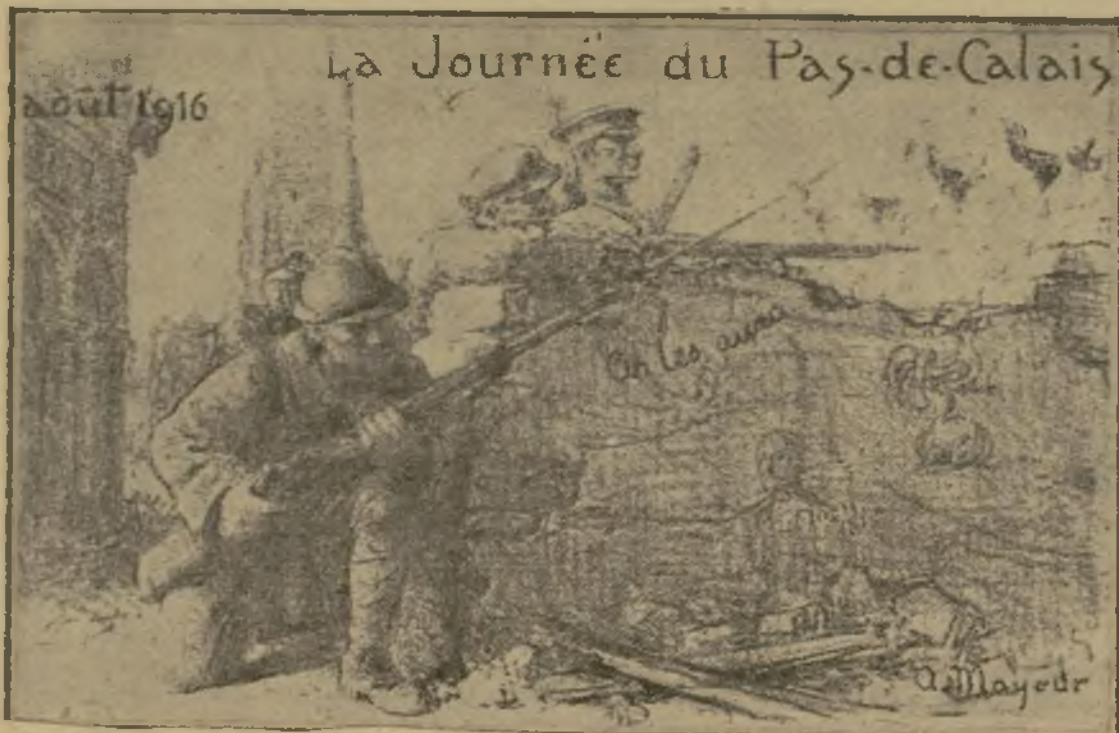
Il conserve son droit à la prime que peut lui valoir l'encaissement de ses coupons à l'étranger, ainsi qu'au bénéfice pouvant résulter de l'appel au remboursement par voie de tirage au sort de ses titres. En outre, il recevra un certificat négociable en Bourse en échange de ses valeurs.

Servir le pays tout en réalisant un profit appréciable, voilà comment peut se résumer l'opération du prêt à l'Etat de titres des pays neutres.

VACANCES COURS ET LEÇONS

PIGIER, 53, rue de Rivoli.

Le Pas-de-Calais aura sa journée le 13 août prochain



Le Comité départemental de secours aux éprouvés de la guerre, présidé par M. Briens, préfet du Pas-de-Calais, organise pour le 13 août prochain une « Journée » au profit de ses œuvres. Nous reproduisons ici une des cartes postales qui seront mises en vente, à cette occasion, avec des inscriptions et des drapeaux aux couleurs britanniques, belges et françaises. Cette œuvre due au crayon du maître graveur Mayeur symbolise l'admirable défense d'Arras par les troupes alliées.

Blessés, Anémiés



SANTÉ, VIGUEUR, FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL

au Quina, Viande

et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et anémiées par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

VII

Ce que pensent les jeunes filles...

Chus les Noëlle.
Un beau petit hôtel dans un jardin magnifique, rue Saint-Dominique. Grande simplicité sous laquelle on sent un vrai luxe. Il est cinq heures. Des groupes vont et viennent dans les salons et dans le jardin, papotent et se promènent. Il y a des femmes de tous les âges, une douzaine de jeunes filles et quelques hommes vieux ou très mûrs.

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND, qui mange une glace, debout sur le perron, à M^{me} Noëlle, qui lui offre des gâteaux. — Merci... j'accepte... L'air de votre parc me donne une faim de loup... Quelle charmante pensée de nous avoir offert ce garden-party...

M^{me} NOËLLE (quarante ans, très fraîche, gracieuse, élégante et bon enfant). — C'est un simple goûter... Lierre a voulu réunir ses amies avant notre départ... Pour un garden-party, ça manquerait un peu d'hommes...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Il y en a pourtant quelques-uns...

M^{me} NOËLLE. — Oui... mais des éroulants... ou presque...

FOLLIGNY (qui arrive, une tasse de thé à la main). — Merci...

M^{me} MONTBARD. — Le fait est que je n'aperçois guère, en fait de jeune, que mon fils Edgar...

FOLLIGNY. — Je n'aperçois non plus que lui... (Très rose.) Il attire l'œil... en dépit de son uniforme couleur de muraille...

M^{me} MONTBARD. — Ça n'est pas couleur de muraille... C'est kaki... Nous trouvons que ça a l'air plus élégant que le bleu horizon...

FOLLIGNY. — Ça a surtout l'air plus anglais...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — On dirait que vous n'aimez pas cette couleur...

FOLLIGNY. — Je n'ai rien contre elle... Seulement j'étais habitué aux couleurs françaises... On m'a ôté le rouge parce que trop voyant... mais il me paraît de conserver le bleu, qui ne l'est pas...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Est-ce que quelqu'un a vu le communiqué de trois heures?... Celui de ce matin n'était pas brillant... On avance, on recule...

M^{me} MONTBARD. — Dire qu'il nous faudra vivre ainsi dans des trames pendant des mois encore!... C'est abominable quand on y pense!

FOLLIGNY. — Ben, n'y pensez pas!

M^{me} VIMEREUX (qui vient d'arriver, à Lierre Noëlle, qui est allée au-devant d'elle). — Qui est cet Anglais?... (Elle indique, dans le jardin, le groupe des jeunes filles.)

LIERRE (Robe de mousseline blanche à trois jupes. Les cheveux noués sur la nuque par un ruban jaune citron et tombant en une souple et énorme boucle plus bas que la taille. Ravissante). — Un Anglais!... Où donc?... Ah!... c'est pas un Anglais!... C'est M. Edgar Montbard...

M^{me} VIMEREUX. — Ah!... (Hostile.) Qu'est-ce qu'il vient fiche ici, cet embusqué?

LIERRE. — J'me l'demande!... (Elle rit.)

M^{me} VIMEREUX. — Ben, moi, je ne me le demande pas!... Et ça ne me fait pas rire!... Et toutes ces petites folles qui sont autour de lui!

LIERRE. — Elles sont pas autour de lui!... C'est lui qui est au milieu d'elles... Voici maman qui vous cherche...

M^{me} VIMEREUX (à Mme Noëlle). — Je m'attardais, au lieu de vous dire bonjour, à regarder ce sale cramponné!... Pourquoi diable invitez-vous des gens comme ça, ma petite amie?

M^{me} NOËLLE (elle rit). — Je n'ai pas invité personnellement celui-là... J'ai envoyé, comme à tout le monde, une carte à Mme Montbard, pour lui dire que je recevais aujourd'hui dans le jardin à partir de quatre heures. Elle est arrivée flanquée de « notre fils Edgar », en me disant qu'il remplaçait son père qui ne pouvait pas venir...

M^{me} VIMEREUX. — Comment ces saligauds-là n'ont-ils pas au moins l'instinct de se cacher?

M^{me} NOËLLE (elle regarde notre fils Edgar qui trône au milieu des jeunes filles). — Celui-là n'a pas l'air d'en avoir envie, toujours...

NOTRE FILS EDGAR, beau et satisfait, entouré des petites Bourguet, de Rayche, de Lavallé d'Ange, etc., etc. — Une riche idée que j'ai eu de venir ici!... Je sais bien que si je me trouve dans ces conditions particulièrement agréables, c'est parce que je suis le seul de vos invités qui ait moins de cinquante ans...

LIERRE. — À votre place, je ne le dirais pas!

NOTRE FILS EDGAR (qui ne comprend pas). — En effet, il serait plus... diplomatique de laisser attribuer à mes seuls mérites la situation exceptionnelle où je suis...

SUZANNE BOURGUEIL. — Si on s'asseyait, hein?

Elles s'asseyent. Notre fils Edgar époussette avec son mouchoir le fauteuil de jardin, où il y a quelques petites taches blanches.

LIERRE. — Pardon pour les... inconvenances d'oiseaux... On a beau laver les fauteuils, cinq minutes après ils sont mouchetés de nouveau...

NOTRE FILS EDGAR. — Oh! d'ailleurs, j'essuyais machinalement... car le kaki, c'est le rêve pour les taches...

ALICE DE RAYCHE (Sensiblement plus âgée que les autres. Jolie. Désagréable comme sa mère, mais beaucoup plus intelligente qu'elle). — Je ne pense tout de même pas que ce soit uniquement de peur des inconvenances d'oiseaux... pour parler comme Lierre... que vous vous êtes habillé de préférence en kaki?

NOTRE FILS EDGAR. — Evidemment non!... C'est parce que le kaki se perd dans l'atmosphère encore plus complètement que le bleu horizon... On risque moins d'être repéré...

ALICE. — Alors, vous aviez peur, avec l'uniforme bleu horizon, d'être repéré par un zepp!, quand vous entrez au ministère... ou quand vous en sortez?

NOTRE FILS EDGAR. — Non, mais c'est en prévision du jour où je pourrais être envoyé au front...

LIERRE. — Il ne faut pas prévoir un malheur de si loin...

NOTRE FILS EDGAR. — Evidemment, mais enfin il est toujours plus prudent de se garder à carreau, n'est-ce pas?

SIMONE BOURGUEIL (à Lierre). — Tu as de la veine, toi, de t'en aller la première!... Tout le monde va s'égrener... Ça va être d'un triste... Nous, maman dit qu'il fait trop chaud dans ce moment-ci pour aller à Luchon... (A Notre fils Edgar.) Et vous, monsieur, où allez-vous?

NOTRE FILS EDGAR. — Mais, nulle part, mademoiselle... (L'air navré.) Vous oubliez que je suis mobilisé!

SIMONE. — Tiens, oui!... je l'oubliais!... Il est vrai que vous l'êtes si peu!

NOTRE FILS EDGAR. — Si peu!... Ah! par exemple!... (Il se hérisse.) Quand je suis obligé d'être au ministère de neuf heures à six heures du soir, avec deux heures pour déjeuner et faire le Jacques... Ah! bien, je ne vois pas ce qu'il vous faudrait de plus?

LIERRE. — Oh! à moi, il me faudrait sûrement quelque chose de plus...

NOTRE FILS EDGAR. — Quoi donc?

LIERRE. — Aller sur le front...

NOTRE FILS EDGAR (ahuri). — Ah! bien! vous en avez de bonnes!... Vous n'imaginez pas les fatigues horribles, sans même parler du danger...

LIERRE. — C'est ça!... Ne parlez pas du danger...

NOTRE FILS EDGAR. — Et le chagrin de Madame votre mère?... Vous n'y pensez pas non plus?... Elle ne vous laisserait d'ailleurs jamais partir...

LIERRE. — Je n'ai pas à m'inquiéter du chagrin de maman, puisque, malheureusement, je suis une fille... Mais, si j'étais un garçon, je ne la consulterais pas...

NOTRE FILS EDGAR. — (Sincère.) Quelle drôle de mentalité ont certaines jeunes filles de maintenant!

LUCETTE DE BEG-MEIL. — Pourquoi « certaines »? Vous pouvez dire les jeunes filles, allez!... sans faire de restriction!

NOTRE FILS EDGAR. — Vous ne prétendez pourtant pas que toutes les jeunes filles aiment la guerre et souhaitent de la faire au besoin?

LUCETTE. — L'aiment?... Non, peut-être pas!... Mais souhaitent de la faire quand d'autres la font?... Certainement!

NOTRE FILS EDGAR. — (Totalement inconscient.) Ainsi, c'est nous, les hommes, qui sommes aujourd'hui les sédentaires et les pacifistes...

LIERRE. — On ne le dirait pas, en voyant ce que les gens sérieux appellent : « les événements contemporains »!

NOTRE FILS EDGAR. — Naturellement, il y a la catastrophe qu'il faut subir parce qu'on ne peut pas faire autrement... mais il est certain que l'homme est fait pour la paix, l'ordre...

ALICE (goguenarde). — Et le mariage?

NOTRE FILS EDGAR. — Mais oui!... L'homme doit se marier... et même se marier jeune... (Les jeunes filles rient.) Il est dangereux de vieillir isolé... C'est toujours vers cinquante ans que les célibataires se mettent à faire des bêtises...

LIERRE. — Que de temps perdu!

NOTRE FILS EDGAR (un peu interloqué). — Nous ne nous comprenons pas...

ALICE. — Je le crains!

NOTRE FILS EDGAR. — Moi qui suis très jeune,

j'éprouve déjà le besoin d'avoir à mon foyer une affection fidèle...

LIERRE. — Achetez un chien!... M^{me} VIMEREUX (à Folligny). — Comment est-il possible que ces gentilles petites filles soient aimables pour ce pleutre révoltant?

FOLLIGNY. — D'abord, vous ne savez pas si elles sont aimables?

M^{me} VIMEREUX. — Dans tous les cas, elles sont là autour de lui comme des boules autour d'un cochonnet... C'est déjà trop... et ça m'horripile!... (Elle appelle.) Lierre!... Venez me voir un peu, ma petite Lierre!

LIERRE (en elle-même, en quittant sans entrain son groupe). — Quel dommage!... Ça marchait si bien!... On allait s'amuser pour de bon...

M^{me} VIMEREUX (crispée). — Cette petite, que je croyais si intelligente, si saine, si d'aplomb!... (A Folligny.) Regardez-la qui s'en vient comme un chien qu'on fouette?... Et cet œil de regret!... L'avez-vous vu, l'œil de regret?

FOLLIGNY. — Oui... mais vous ne savez pas ce qu'il regrette...

GYP.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. M. le roi d'Espagne a signé le décret élevant au rang d'ambassadeur la légation d'Espagne en République Argentine. — Mme Jules Cambon, femme de S. Exc. M. Jules Cambon, ancien ambassadeur de France à Berlin, et Mme Cambon viennent d'arriver à Chamonix. (New-York Herald.)

BIENFAISANCE

— Mme Geoffroy, femme de S. Exc. l'ambassadeur de France à Madrid, a visité l'hôpital espagnol du boulevard Bineau, à Neuilly. La marquise del Muni, ambassadrice d'Espagne à Paris, lui en a fait les honneurs. Mme Geoffroy a vivement complimenté la marquise del Muni de l'admirable agencement de cet hôpital modèle, ainsi que le médecin-chef, la docteur de Sard.

NAISSANCES

— Mme P. Dutilleul a mis au monde une fille : Marie. — Mme Grosnier-Lacoste a donné le jour, le 31 juillet, à une fille : Françoise.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Camille Roussel, conseiller municipal, décédé âgé de soixante et un ans. Il avait été élu en 1900, en remplacement de M. Georges Villain, dans le quartier Saint-Vincent-de-Paul (10^e arrondissement).

De M. Adrien Remacle, écrivain et musicien apprécié. Son fils unique, le sergent Jean Remacle, élu à l'ordre de l'armée, fut tué il y a quelques semaines sur le front.

De M. lieutenant Serge Nekludow, du 4^e cuirassiers de la garde impériale, glorieusement tombé le 23 juillet au cours de l'offensive de nos alliés; fils de M. Nekludow, ministre de Russie à Stockholm, ancien conseiller de l'ambassade de Russie en France;

De M. prince Antonio Pignatelli de Aragón, fils du prince et de la princesse Charles Pignatelli de Aragón, décédé à vingt ans, à Biarritz;

De M. vicomte Augustin d'Humières, lieutenant de réserve, faisant fonctions d'observateur-agent de liaison dans un régiment d'artillerie, mort pour la France, le 20 juillet; il avait épousé Mlle de Mancos et laisse un fils;

De M. sous-lieutenant d'infanterie Max Bingen, engagé volontaire dans l'armée italienne, tombé glorieusement âgé de vingt-six ans; à Asiago;

De M. Alfred Duval, née Marie Vepierre;

De M. commandant Roger l'Éclat, du 14^e bataillon de chasseurs alpins, mort pour la France, à trente-neuf ans, officier de la Légion d'honneur;

De M. capitaine Albert Rouleau, du 63^e d'infanterie, mort pour la France, le 25 juin;

De M. sous-lieutenant Louis Vial-Sauvageon, du 121^e d'infanterie, mort pour la France, le 27 juillet, âgé de vingt et un ans;

De M. Louis Renard, née Ricard, décedée à Vichy.

Communiqués

Le Vestiaire parisien, 10, rue Monsieur-le-Prince, sollicite des vêtements, linges et chaussures usagés; sur simple avis, on prend à domicile.

La Société des anciens militaires de l'infanterie de marine et de l'infanterie coloniale « Les Marsouins » se réunira au siège social, 8, rue Beaurepaire, le dimanche 13 août, à 4 heures.

Un concours pour le recrutement de quinze dames sténodactylographes à l'administration centrale des Postes et Télégraphes et à la direction de la Caisse nationale d'Épargne aura lieu à Paris, le 9 novembre prochain.

M. Lavarenne, professeur agrégé, recevra à l'École, 5, rue Corbon, de 9 heures à 11 h. 1/2 et de 2 h. 1/2 à 4 h. 1/2, les lycéens et collégiens au-dessus de quinze ans qui voudraient aller aider les fermiers et les cultivateurs dans les travaux de la moisson.

Une exposition d'art (peinture, sculpture, dessin, gravure, ciselure sur métaux, objets, bibelots d'art, travaux artistiques sur métaux et sur bois) sera ouverte au Q. G. de la 11^e armée du 15 au 25 septembre prochain. Elle comprendra les œuvres originales de tout caractère, sérieux ou humoristique, exécutées dans la zone de l'armée depuis le début des hostilités. Un jury, composé de maîtres et d'artistes mobilisés, procédera à la réception des envois et décernera des récompenses. Pour tous renseignements, s'adresser à l'officier correspondant de la section d'Informations du Q. G. G., état-major de la 11^e armée, 2^e bureau, secteur postal 22.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procédés importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tout faits pittoresques

Les pages de Madame

CAUSERIE FEMININE



Quand nos filles grandissent

— Germaine, qu'as-tu, mon enfant ?

— Mais, rien du tout, maman.

Ayant ainsi répondu à sa mère, ma nièce Germaine qui était visiblement « dans les nuages » s'est remise précipitamment à son travail de broderie. Et aussitôt rassurée, ma belle-sœur, à son tour, s'est empressée de penser à autre chose. Mais moi qui vient de suivre sans en avoir l'air ce petit manège, je reste persuadée que le « rien du tout, maman » est un petit mensonge.

J'ai voulu en avoir le cœur net. D'autant plus que l'attitude de ma gentille nièce me préoccupe depuis quelque temps. Ce n'est plus l'étudiante, un peu infatuée de son jeune savoir. Depuis deux mois qu'elle a passé, avec succès, son baccalauréat, Germaine semble avoir fermé derrière elle, la première porte de sa vie. Et je la sens toute prête à en ouvrir la seconde, armée seulement de ses dix-sept ans et de son aimable visage.

Pourtant, il est visible que ma belle-sœur ne s'aperçoit de rien. Elle adore sa fille et l'entoure des soins les plus minutieux. Elle est fière de son intelligence. Mais elle n'a pas encore vu — ou peut-être se refuse-t-elle à le voir — que l'intelligence et l'âme de son enfant sont devenues d'intelligence et l'âme d'une jeune fille.

Alors, sous le prétexte de nous dégourdir les jambes, j'ai proposé à Germaine un tour de jardin. Elle a accepté avec joie et, plantant là l'aimable compagnie, nous nous sommes enfoncées, bras dessus bras dessous, dans le méandre des allées.

Et tout à coup, j'ai demandé :

— Ma petite Germaine, tu n'as donc pas confiance en ta mère ?

— Oh ! ma tante, pouvez-vous croire ?... Je lui dis tout ce que je fais.

— Mais pas tout ce que tu penses ?

Sans que j'aie eu besoin d'ajouter un mot de plus, Germaine m'a comprise. Elle m'a comprise parce qu'elle est intelligente et instruite, mais surtout parce que sa sensibilité en veille se développe de jour en jour, presque d'heure en heure. Et elle m'a répondu :

— C'est parce que j'ai peur.

— Peur... peur de ta bonne chère maman ?

— Oui... peur de lui faire de la peine d'abord. Elle serait atterrée, j'en suis sûre, si elle savait que je commence à penser à une autre vie que celle que je mène près d'elle. Et j'ai peur aussi d'être incomprise. Peut-être maman traiterait-elle mes rêveries d'enfantillages et me renverrait-elle à mes livres, à mon piano ou au tennis.

Comme Germaine est grave ! J'en serais presque inquiète si je pouvais oublier, un seul instant, à quelle époque nous vivons. Mais faut-il s'étonner que les enfants d'aujourd'hui bénéficient de notre terrible expérience ?

De l'heureuse insouciance de la quinzisième année, ils ont sauté, d'un bond, dans la réalité tragique et pleine de périls. De jeunes garçons qui étaient les compagnons d'enfance de Germaine, sont maintenant au front. Certains d'entre eux sont



tués ou mutilés. Tout cela confère aux jeunes filles une maturité que les mamans doivent savoir admettre. Je l'ai dit à Germaine en lui conseillant de se confier très tendrement à la sienne.

— Mais, a-t-elle alors gémi, qu'est-ce que vous voulez que je lui raconte. Nous nous quittons si peu.

— Parle lui de tes pensées nouvelles.

— Elles sont encore si vagues, ma tante ! C'est vrai que je m'ennuie davantage qu'autrefois et que les choses que j'aimais le plus, je les aime moins. Mon plus grand plaisir, à moi qui fus si travailleuse, serait de rester les bras ballants, à songer.

— Mais à quoi... à qui ?...

— Oh ! à personne de déterminé... Seulement, je n'entends parler autour de moi, à la maison, en visite, partout enfin, que des mariages provoqués ou précipités par la guerre ; et du rôle consolateur de la femme. Alors n'est-ce pas forcé, ma tante, que j'y pense pour mon propre compte ? Et, par avance, je construis mon appartement, je me vois dans mon ménage.



— Et... ton futur mari, comment le vois-tu ?

— Oh ! me répond Germaine avec vivacité, je le vois revenant de la guerre. Un monsieur qui n'y serait pas allé n'aurait à mes yeux aucun prestige. Il me semble même, à tout prendre, que je préférerais un mari blessé. Cela mettrait une telle auréole sur mon bonheur ! Et, tenez, ma tante, par le temps qui court, je m'estimerai bien heureuse d'épouser un amputé du bras. Car cela ne nous empêcherait pas de nous promener librement et... de nous regarder.

— Chère... chère et naïve enfant, ai-je murmuré, on ne se marie pas que pour se promener côte à côte ou se regarder dans les yeux. Et les mariages de demain devront se contracter avec plus de gravité que jamais et dans des conditions toutes nouvelles. La participation de la femme y sera plus belle, plus juste, plus noble, moins frivole qu'elle paraissait l'être autrefois. Nous n'en sommes pas encore là pour toi, car tu es bien jeune pour une telle tâche. Mais, puisque tu penses à affronter de bonne heure la vie avec ses risques, ses joies et ses devoirs, c'est à la bonne mère que tu vas te confier, c'est à moi, c'est à notre double expérience de te garantir jalousement des déceptions et des désillusions inutiles.

« Nous ne serons pas trop de deux pour veiller sur ce jeune cœur prêt à s'ouvrir, afin qu'il ne le fasse qu'à bon escient. »

Madeleine de R...

QUELQUES CONSEILS

Confitures de pommes

Nettoyer les pommes, les couper en lamelles pas trop fines, les peser, mettre moitié moins de sucre que de pommes. Faire bouillir les épaisseurs et les intérieurs des pommes dans une casserole en les recouvrant d'eau complètement. Dix minutes suffisent. Avec cette eau, que vous passez, faites un sirop avec votre sucre en faisant cuire environ une demi-heure. Mettez les pommes dans ce sirop, petit à petit. Vous aurez bachelé un demi-zeste de citron pour 2 kilos de fruits que vous mettez à cuire avec les pommes 30 à 35 minutes. Ne couvrir les pots que quarante-huit heures après.

Impromptu

3 œufs, 3 cuillerées de farine de riz, sucre en poudre. Parfum au choix. Mélanger et verser dans un plat beurré. Mettre dix minutes au four. Servir chaud. — POPOTE.

Correspondance

Mme de S... — Le bon Journalier doit être très court. Cinq minutes au plus.

Provinciale. — Vous pouvez garnir vos coussins de kapok ou de plumes.

Mme L... — Comme anti-vermineux efficace, le meilleur désinfectant à vous conseiller est : Le Lysol : à 1 fr. 50 le flacon. 2 fr. franco. En vente : 41, Bd de Clugny.

Fleur des Alpes. — Donnez-moi votre adresse, je vous répondrai directement.

Malade. — Vos maux de tête doivent provenir d'un mauvais fonctionnement de l'estomac ou d'un surmenage nerveux. Du repos et une nourriture légère.

Monne. — Prenez une crème invisible qui ne ressorte pas, avec une bonne poudre sans bismuth assortie à votre teint que vous trouverez chez Mme Rambaud, 8, rue St-Florentin, Paris. Cr., 2,50, 4 fr. Poudre, 3, 5 fr.

Petite maman. — C'est entre six et sept ans qu'un enfant doit commencer ses gammes pour acquérir un bon doigté.



MODES ET CHIFFONS

Voici la semaine que dans les maisons de couture on attend fébrilement : « la semaine d'ouverture ». On montre les collections nouvelles avec une certaine solennité et l'on n'est admis à cette exhibition qu'en montrant patte blanche. Les modèles qui viennent d'être terminés sont frais et agréables à regarder et il faut avouer que le défilé d'une nouvelle collection pour être parfois un peu long n'en est pas moins une première que ne peut manquer la chroniqueuse de modes.

En vérité, ce ne sont point les clientes particulières, les dames, comme on dit chez la couturière, que ces modèles d'hiver intéressent au début d'août, mais bien les couturières de l'étranger et les commissionnaires. En passant par Paris, entre deux villégiatures, les femmes élégantes s'en vont bien passer une heure chez X... ou chez Z... ; mais comme avant de bien choisir il faut attendre que la mode soit un peu fixée, que les nouveautés soient consacrées, rien ne presse L...

D'un coup d'œil d'ensemble, il résulte que les robes seront un peu plus longues et un peu moins larges, ou tout au moins un peu moins étalées. Je crois que la véritable crinoline dont on nous menaçait n'est point un danger imminent. Peut-on déjà très sagement songer aux toilettes d'hiver ? C'est l'époque des robes de toile et de batiste, profitons-en, les fourrures et les gros lainages viendront bien assez vite. Le blanc est toujours fort élégant, soit qu'on revende la toilette uniformément blanche de la chaussure au chapeau, soit qu'on accompagne la robe blanche de souliers de couleur, en harmonie avec le chapeau. Les robes discrètes en toile unie ou légèrement brodées, les robes garnies de toile d'une couleur moyenne ni trop vive ni trop pâle, font de charmantes robes légères, parfaites pour la campagne ou la mer et cependant possibles à porter en ville.

Plusieurs lectrices demandent pourquoi je ne leur parle jamais de la coiffure ; la mode est, sur ce chapitre, moins versatile que sur celui des robes et des chapeaux. Evidemment, il y a un style qui prédomine dans la façon dont la plupart des femmes se coiffent, mais ce style, chacune le modifie au gré de sa fantaisie et surtout chacune l'interprète selon sa physionomie. On ne change pas volontiers radicalement sa coiffure, car cela transforme trop l'expression du visage et il faut longtemps pour s'habituer à une coiffure nouvelle, mais petit à petit, presque sans s'en apercevoir, on discipline les mèches frisées, les ondulations vagues, selon les exigences de la mode.

Le style 1830 est très à la mode... Mais il l'est surtout chez les coiffeurs, dans les maisons de mode ou de couture pour les mannequins et certaines vendeuses, quoique en général ces dernières soient d'une simplicité extrême et qu'elles se soucient pour elles-mêmes assez peu de ce qui est à la mode et de ce qui ne l'est pas !... Sans adopter la coiffure de Mimi, l'échafaudage de petites nattes tortillées, la courbe d'un chignon en anneau, les boucles en oreilles de chien, on se coiffe volontiers assez haut, avec la unique dégagée en un joli mouvement roulé. On obtient ce résultat facilement en prenant séparément trois mèches, une de chaque côté et une devant, et en les disposant mollement, comme on le faisait d'un tulle, sur la chignon fait solidement en l'air avec le reste des cheveux. Quelques femmes se coiffent avec les cheveux très tirés, dégageant complètement le front et les oreilles, mais il faut être bien jolie pour supporter cette coiffure et un peu de fion est en général beaucoup plus seyant !...

Jeanne Farman.

Les pages de Madame

Proquis de la Semaine



1



2



3



4



5

6

1. Capeline de crêpe rose couronné de fleurs de taffetas. — 2. Bérêt de velours tête de nègre garni de plissé de crêpe du même ton. — 3. Robe de jeune fille en batiste filée bleu pâle; brastelles et ceinture en gros galon de coton bleu plus foncé; guimpe de tulle brodé. — Robe de toile cerise et toile blanche brodée de pois cerise, ceinture et cravate en toile cerise. Chapeau assorti. — 5. et 6. Deux vêtements de tricot pour la campagne ou le sport; le premier est en jersey canelle avec col, poches et parements quadrillés du même ton et noir; le second est en jersey myrthe garni de jersey gris avec boutons assortis.

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

La santé de Mme Eléonora Duse. — On mande de Lugano à la Gazette de Voss que la célèbre tragédienne Eléonora Duse est atteinte d'une dépression nerveuse qui inspire quelque inquiétude à son entourage et à ses nombreux admirateurs. On se souvient que le bruit de sa retraite avait couru il y a quelques années, l'incomparable artiste ayant dû se retirer dans une maison de santé de Florence. Mais celle qui créa avec une mobilité si essentielle les rôles les plus divers et parfois les plus opposés avait immédiatement démenti son intention de renoncer à l'art dramatique.



ELEONORA DUSE

Elle est puisée par la santé dans son énergie merveilleuse un des éléments les plus sûrs de sa guérison. Nous souhaitons qu'il en soit de même cette fois, l'art de la Duse étant une des perfections les plus vivantes du théâtre contemporain. On a dit d'elle : « Qui n'a pas vu la Duse pleurer en scène ne connaît pas la puissante beauté des larmes. » Elle a donné, en effet, les aspects les plus émouvants de la douleur à une époque où il était permis de chercher les larmes dans les grandes douleurs ailleurs que dans la vie réelle.

A l'Opéra-Comique. — M. P.-R. Gheusi vient d'ajouter au Livre d'Or de l'Opéra-Comique le nom de M. Franck (Charles-Alphonse), machiniste, soldat au 86^e d'infanterie. Médaille militaire, croix de guerre avec palme et citation. « Soldat énergique et courageux qui a toujours fait son devoir ; a été grièvement blessé à son poste de combat le 6 août 1915 ; perte de la vision de l'œil gauche. » (Grand Quartier Général, le 9 juillet 1916.)

L'hiver prochain, l'Opéra-Comique montrera les Quatre Journées, d'Alfred Bruneau. Les Quatre Journées, s'inspirant d'une nouvelle d'Emile Zola (les Nouveaux Contes à Ninon), mettront en scène les quatre saisons et les quatre âges d'un couple moderne dans quatre décors d'Henri Martin, réalisés au théâtre par Bailly. La pièce — qui est de Bruneau comme la partition — déborde d'ardent patriotisme et d'idyllique amour. Elle emprunte aux heures tragiques que nous vivons une actualité palpitante. Les rôles en sont distribués ainsi : Jean (M. Fontaine et Darmel), l'Abbé Lazare (M. Jean Périer); Franzi (M. Allard et Vauris); Jacques (M. Lheureux et Belle); Babel (Miles Cheval et Valin-Pardo); Marguerite (Miles Dolores de Silvera et Alavoine); la Petite Marie (Deux enfants).

Des bergers, des lavandières, des soldats, des vengeurs, des vengeuses et des enfants complètent la distribution de cette œuvre grandiose et simple, toute nouvelle aussi, du maître puissant et sincère du Réve, de Messidor et de l'Ouragan.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 10 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXI

Le nouveau maître d'Argirh-City

Et Widderski, achevant de donner le change à ces malheureux, s'empara, larmoyant, des mains d'April, les serra à les lui briser et, courbé en deux, presque agenouillé, il balbutia :

— Me croyez-vous, maintenant... Etes-vous prêts à lutter avec moi... dans le silence, dans la nuit... dans le secret... car si un mot de tout ce que je viens de vous dire fusait sur les lèvres de l'un de vous, ce mot serait mon arrêt de mort... La bande maudite ne me pardonnerait pas ma trahison...

Convaincu, catéchisé, April serra les mains de Widderski.

D'une voix émue, il dit :

— Si John Argirh était là, il vous serrerait contre son cœur... S'il savait...

— Il saura... C'est vous qui lui direz... Mais patience... laissez-moi faire... Le Bien triomphera du Mal...

« Et maintenant, à l'œuvre... Aux hauts fourneaux !... Pour Argirh ! pour notre honneur et celui de la généreuse Amérique !... »

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

EXCELSIOR

JEUDI 10 AOUT

La Matinée

Même spectacle que le soir : Antoine, Apollo, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, Renaissance, Variétés, Vaudeville, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre.)

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Manon*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Femmes de France*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille, Pri-*

sonnier des Hommes bleus, etc. (Matinée mercredi et dim.)

Gymnase. — A 8 heures, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, les meilleurs attractions.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à

8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamée* (dernières).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Dame blanche*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du Pistolet*.

Vaudeville. — *Le Maroc pendant la guerre, la Guerre orientale*, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Palhé. — *Ambition : Une femme a osé* (drame) :

4^e série de la *Bataille de la Somme*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

La Bourse de Paris

DU 9 AOUT 1916

Marché un peu plus actif aujourd'hui et toujours aussi ferme, en dépit de quelques réalisations. Dans le groupe de nos rentes, on note un léger recul de notre 4 1/2 à 63,20, tandis que le 5 0/0 se maintient aisément à 89,75. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure consolide sa récente reprise à 99,95 ; Russes calmes.

Etablissements de crédit toujours bien orientés. La Banque de France passe de 5.225 à 5.250. Les différences de cours sont insignifiantes sur nos grands Chemins. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne se retrouve à 432, alors que le Saragosse se raffermit à 437, les Andalous à 400.

Cupifères diversement traités : Rio, 1.740 contre 1.750 ; Boléo 845 au lieu de 840.

En banque, la Toulon est en avance appréciable à 1.240.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 244 ; Pétersbourg, 180 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 81 1/2 ; Barcelone, 586 1/2.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 9 Août 1916

Les réclamations affluent à la Bourse de la part des petits commerçants, surtout ceux des petites localités, qui ne parviennent pas à s'approvisionner en sucre. Si est vrai que beaucoup d'acheteurs sont inscrits chez plusieurs répartiteurs il serait temps de faire cesser cet abus. Il faudrait aussi défendre les tours de faveur dont on parle, si toutefois cela existe. La situation des sucres fait ressortir une situation générale précaire qui exige la plus vigilante attention de la part du gouvernement si l'on ne veut pas se trouver, à un moment, à court d'approvisionnement. Les stocks dans les trois principaux ports anglais, au 29 juillet 1916 s'élevaient à 6.610 tonnes contre 75.275 et 122.866 en 1915 et 1914. Le stock des Etats-Unis, au 15 juillet 1916 était de 597.390 tonnes contre 581.000 et 442.000 en 1915 et 1914 ; mais les ressources probables de Cuba jusqu'à la nouvelle récolte n'atteignent que 710.647 tonnes contre 785.939 tonnes et 603.383 en 1915 et 1914.

Une ordonnance ministérielle de ce matin décide que les répartitions en sucre blanc sont diminuées.

La Dépêche de New-York cote le Léd roux d'hiver

Les spectateurs de cette scène étouffèrent à temps un hurraa.

Sur l'invitation de Widderski, tous regagnèrent leur poste.

Quelques minutes après, une longue acclamation montait des ateliers.

April et ses amis venaient de plaider la cause de Widderski et de remporter la victoire à leur tour.

Alors Widderski laissa errer sur ses lèvres un terrible et hideux sourire de triomphe.

Le Boche exultait !

L'Allemagne triomphait !

Une moue de mépris tordit sa bouche : il venait de songer aux braves gens qu'il venait de rouler.

— Imbéciles !... Et ils voudraient s'opposer au triomphe de l'Allemagne !... Fous !... qui se refusent à reconnaître notre divine intelligence... Les sots !... Les pourcaux !

Et, tout vibrant, il s'élança sur le cornet d'acier de l'appareil téléphonique.

Cornet d'acier que, dès son entrée dans le cabinet d'Argirh, il avait décroché habilement.

L'appareil était muni d'un microphone d'une sensibilité extrême.

Pas un mot de ce qui avait été dit n'avait échappé à celui qui, au bout du fil, assistait à la scène.

Et Widderski, approchant le cornet de ses lèvres, questionna, fort ému et dans un murmure :

— Allô ?

La voix cristalline répondit :

— Allô ?

Et ce mot fut accompagné d'un léger éclat de rire.

Rire gouaillieur.

Rire satanique.

— Vous avez entendu ?

— Oui, rien ne m'a échappé !

— Content de moi ?

— Merveilleux.

Jeudi 10 août 1916

disp. à 146 contre 145 1/4, de printemps à 154 1/2 contre 153 3/4 ; mais, 95 contre 96.

L'hulle de lin est ferme à 131 fr.

La cote officielle des métaux a été fixée comme suit : cuivre en lingots, 372,50, en baisse de 2 fr. 50 sur la semaine précédente ; étain de tait, 518 ; anglais, 526, en baisse de 2 fr. ; plomb, 94 fr., en hausse de 6 fr. 50 ; zinc, 170 et 240, en baisse de 25 fr.

En commerce, on cote à Paris : antimoine d'Auvergne, 450 fr. ; cuivre rouge en planches, 455 fr. ; ce

tuyaux sans soudures, 555 fr. ; en tuyaux soudés, 525 fr. ; cuivre jaune en planches, première qualité, 420 fr. ; en tuyaux sans soudures, 500 fr. ; cuivre de

Chill affiné, en lingots, 357 fr. 50 ; étain pur laminé, épaisseur 1 mm. diamètre intérieur et au-dessus, 700 fr.

étain Banca Batavia en lingots, 550 fr. ; étain Banca des détroits, 550 fr. ; étain Banca anglais, 550 fr. ; étain Banca

français en lingots, 530 fr. ; plomb laminé en tuyaux, 125 fr. ; en tuyaux de 10 à 19 mm., 122 fr.

(droits d'octroi de la Ville de Paris 3.60 en sus). Plomb brut de France et autres provenances, 101 fr. Zinc laminé, 350 fr. ; zinc tuyaux de 0.05 et au-dessus, 326 fr.

droit d'octroi de 3.60 en sus. Zinc brut premières marques, 250 fr.

Arrivages réguliers aux Halles centrales : 20.000 kil. de beurre vendus de 320 à 420 fr. ; œufs en hausse, ceux du Poitou, 140 à 260 ; d'Auvergne, 125 à 145 ; du Midi, 130 à 165 fr. le mille ; 153.000 kil. de viandes

UN SECRET ANGLAIS POUR LE TEINT

La beauté sans rouge, crème ni poudre

Contrairement à ce que l'on croit, les Anglaises les plus jolies se servent rarement de rouge, crème ou poudre, disant — et cela avec d'excellentes raisons — que de telles préparations don-

nent non seulement une beauté factice, mais finalement détruisent complètement la pureté naturelle du teint. Si on leur demandait ce dont elles se servent pour conserver et relever leur

beauté, invariablement elles répondraient que le secret de leur teint merveilleux est dû à l'usage régulier d'une simple lotion peu coûteuse, pré-

parée en mélangeant 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'Ozoin et 3 grammes 1/2

de teinture de benjoin. Ces ingrédients peuvent être obtenus chez n'importe quel pharmacien dont

un grand nombre ont la lotion déjà toute préparée et la vendent sous le nom de « Fleurs d'Ozoin

composées ». Appliquer la lotion chaque soir et matin avec un linge très doux ou une éponge.

Rapidement le teint le plus blafard reprendra sa fraîcheur, caractéristique de la jeunesse. Bien

qu'on n'ait rien pu trouver jusqu'à ce jour qui puisse enlever complètement les rides profondes,

cette lotion les rend beaucoup moins apparentes, et toute femme s'en servant régulièrement est

certaine de n'avoir jamais la figure très ridée.

SAVON blanc de Marseille, 70 francs les 100 kil., 40 fr. les 50 kil., prix unique, contre remb., ou mandat. Perron, 6, r. St-Gilles, Paris.

CINZANO
VERMOUTH

Imprimerie 19 rue Cadet, Paris. — Volumard.

La gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

vendues comme suit : filet de bœuf, 3.25 le demi-kilo; faux-filet, 3 fr.; tranche, 2 fr. 25; noix de veau, 3 fr. 25; côte, 2.35; poitrine, 1.50; gigot de mouton, 2.20; épaule, 1.65; échine de porc, 2.10; filet et côtes, 2.30.

METEAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kil. : Cuivre Chili, disp., 107 1/4; liv. 3 mois, 105; électrolytique, 126; étain comptant, 167 1/4; liv. 3 mois, 168; plomb anglais, 79 3/4; zinc comptant, 42. Argent, l'once 31 gr. 1035, 31 d. 5/8.

ROSELILY
du Docteur CHALE
Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Packets à 2, 3.50 et 6 fr. Ph. BETHÉPARE, à Biarritz.
L. PERRET, 27, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

Maison FRANÇAISE DE PHOTOGRAPHIE
Professeur ALBERT VAUGON
Exposition permanente DE PASTELS
Fixe inaltérable d'art.
AGRANDISSEMENTS en tous genres de tous portraits même d'amateurs.
22, rue de Châteaudun, Paris.



BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR !!!
Plus de Culoirs! Plus de Nicotines! Economie 50 %.
Demand. d'art les Bureaux de l'absor., 28 c. le cahier.
Excelsior Protector Croco garai c. son cahier, 4 fr.
Env. rec. c. M. L. P. CHAUVÉ, 13, J. Parrot, Paris

qualité et quantité
SONT OBTENUES AVEC
les plats cuisinés
et les mets froids
PORTANT COMME GARANTIE
LA MARQUE
Amieux frères
TOUJOURS
A MIEUX
ET LA DEVISE:

LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES
Flacons : 1 fr. 50 ; 4 fr. 75 franco. 44, boul. de Clichy, Paris, et tous magasins.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Dépôt, Toux, Éternuement, écoulements, boutons, rougeurs, idées préconçues, éruptions, etc. Effacement, etc. conserve la peau et visage clair et sain. — A l'usage par le soir, ou le matin. Marque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
Candès, Paris.

TOUTE FEMME
doit connaître la merveilleuse
Sérénité-jérôme MARVEL
à injection et à aspiration pour
la toilette intime.
Recommandée par les médecins dans
tous les pays depuis 20 ans.
Brochure illustrée donnant les pré-
cautions à prendre gratuitement par
MARVEL, Service L. Marnay, PARIS.

EXPOSITION
DE
LA CITÉ RECONSTITUÉE
Jardin des Tuileries
Clôture Mardi 15 Août, à 18 heures.

AU BON MARCHÉ
Maison A. BOUCAUT
les Magasins seront FERMÉS
Dimanche 13, Lundi 14,
et Mardi 15 Août

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau, T. 44 ph.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Échiquier, Paris.

25^c TOUS LES JEUDIS
LES MYSTÈRES DE NEW-YORK
ILLUSTRÉS PAR LE FILM
ADAPTÉS PAR PIERRE DECOURCELLE
L'ÉPIQUE Complet 25^c

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Station thermale de Nérès-les-Bains
La station thermale de Nérès-les-Bains, desservie par la gare de Chamblay-Nérès (ligne de Montluçon à Gannat), est reliée à cette gare par un service automobile jusqu'au 30 septembre 1916.
Les voyageurs peuvent obtenir dans les gares du réseau d'Orléans des billets directs pour Nérès et vice-versa.
Les bagages sont enregistrés directement.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Fête de l'Assomption
A l'occasion de la fête de l'Assomption, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 10 août 1916 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 21 août, étant entendu que les billets qui auront une validité plus longue conserveront cette validité.
La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

time, méthodiquement, en véritable, en abominable Boche qu'il était...
Le menteur, l'incendie, le vol...
Kultur allemande...
Seule supériorité de cette race maudite!

CHAPITRE XXII

Au pays des gens qui n'ont plus de souvenirs... du moins ceux qui pourraient gêner certains tristes personnages de cette histoire.

Lorsque, après avoir dormi plusieurs heures, d'un profond sommeil, sir Joë Bradway s'éveilla, il voulut sauter à bas de son lit... Mais, au premier mouvement qu'il fit, il poussa un petit cri de douleur...

Sa blessure à l'épaule venait, cruellement, de le rappeler à la réalité...

— Ah! c'est vrai, dit-il, j'avais oublié...
Alors, il jeta un rapide coup d'œil autour de lui et ne reconnut pas sa chambre...

— Ah, c'est vrai, je suis chez Argirh...
Il aperçut Espérance qui dormait encore, recroquevillé dans son fauteuil...

Après avoir dirigé son regard sur la table de nuit où se trouvait son chronomètre, il marmonna :

— Sept heures!... Je suis en retard, ce matin, pour ouvrir mes yeux sur le soleil...

Il aurait bien réveillé Espérance, mais celui-ci dormait d'un tel cœur que c'eût été dommage.

— Le pauvre cher garçon, il m'aura veillé toute la nuit et, maintenant, la fatigue l'a terrassé... Laissons-le... et pensons...

Bradway en se retournant vers la muraille se pelotonna tant bien que mal sous les couvertures en gémissant et en marmonnant :

— Cet imbécile de brave garçon de Jean Wickerski aurait bien pu se tenir tranquille, lui, son canot automobile et ses harpons explosibles... Pour un peu de plus je restais au fond du mer et je

mourais sans avoir remporté la victoire sur ces sales Boches...

Quand il marmonnait ainsi à part soi, Joë Bradway avait la manie de le faire en un français plutôt comique...

Bradway ajouta en laissant filtrer au travers des longs cils de ses paupières à demi closes un regard terrible :

— Et ça, c'aurait été vraiment le dommage, car mon invention infernale il était juste au point...

Il frissonna...
Frisson de joie impatiente...

Et il conclut, pour l'instant :

— Avoir inventé le sous-marin de moi, ne était rien... Avoir eu l'idée de lui donner la forme du baleine géante, ce qui lui permettait d'approcher des bâtiments qui devaient être sa proie sans se faire dangereusement remarquer, ce était pas grand-chose de si extraordinaire... Mais, c'est le reste... le reste qui est vraiment colossal!... Oh! oui... ça, ce est vraiment un trait de génie... Je dis sans ridicule orgueil...

Quel était donc ce reste qui permettait à Bradway d'affirmer qu'il avait eu, en le découvrant, un trait de génie ?...

Enigme...
Enigme dont Bradway était seul à posséder le secret...

Enigme dont, en le suivant pas à pas au cours de l'intrigue à laquelle le hasard l'a mêlé, nous n'allons pas tarder, à notre tour, à connaître le secret...

Bradway, fermant les yeux, monologua :

— Le sous-marin, mon baleine, il m'était indifférent qu'il soit au fond de la mer... Je le remonterai quand je voudrai... Ce qui était intéressant, c'est que je sois encore dans le vie, et je suis avec pas du tout l'intention de glisser sur la mauvaise rampe... Et s'ilôt que Spéranza il sera éveillé, je quitte cette maison et mon brave Argirh...

Et, oubliant soudain que, quelques minutes auparavant, il s'était bien promis de ne pas troubler le sommeil de son fidèle second, il s'écria :

— Spéranza!... Spéranza!...

Et, en gémissant, il se mit sur son séant...
Espérance, réveillé en sursaut, fit un bond sur son fauteuil et balbutia :

— Hein?... Quoi?... Qu'y a-t-il ?...

— Il y a, mon pauvre cher Espérance, que je ne suis pas généreux de vous avoir tiré du sommeil dans lequel vous étiez... Mais je n'ai pas pu résister moi...

— C'est moi qui m'excuse de m'être endormi, maître... bredouilla Espérance en se frottant énergiquement les yeux...

— Ça avait pas d'importance du tout... puisque moi aussi j'ai dormi...

— Et vos blessures, maître ?...

— Elles faisaient un peu souffrir moi... mais ce était rien du tout... Le coffre, il était intact... et je sens même que je vais pouvoir me lever...

— Ça serait imprudent...

— Non... ce qui le serait bien davantage, ce serait de ne pas rentrer à Poltow...

— Le docteur a bien recommandé...

— Le docteur, il était un sot... Je savais mieux que lui... Et puis je serais à la mort qu'il faudrait que je retourne à Poltow...

— Comme vous voudrez...

— Tu vas faire venir Argirh...

— Bien, maître...

— Il n'est pas encore venu me voir ?

— Je ne crois pas...

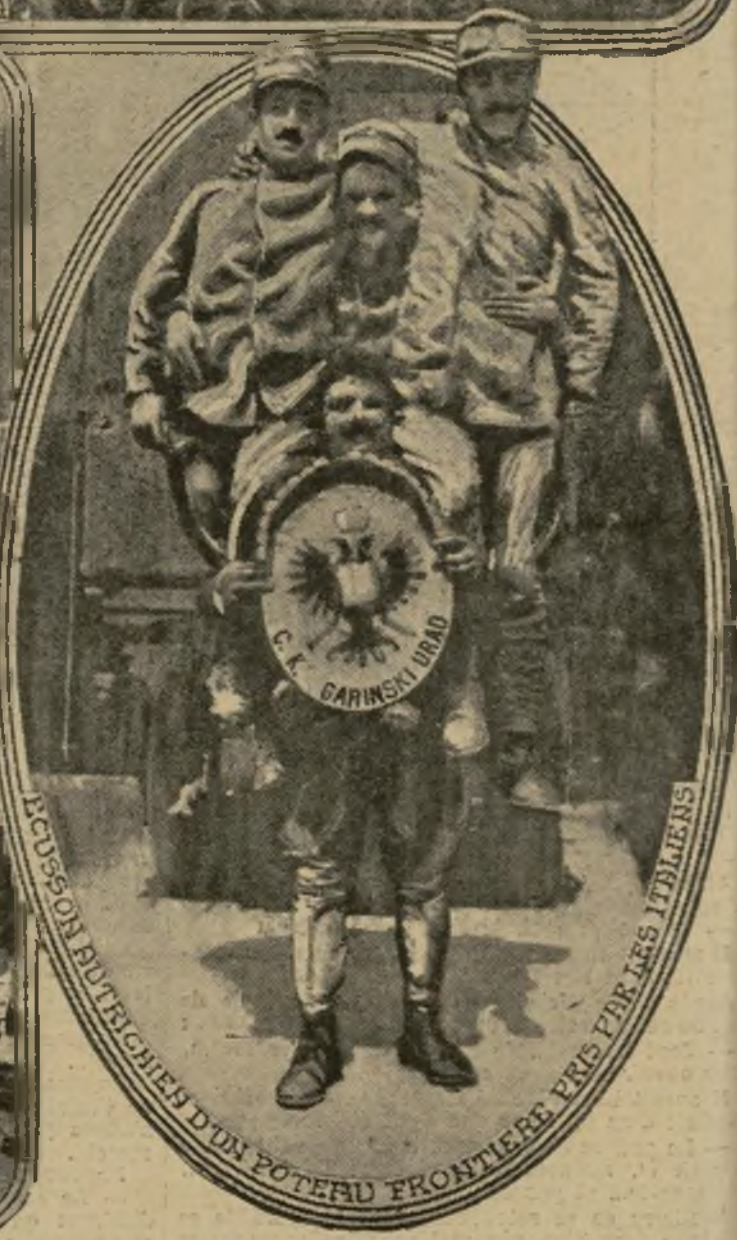
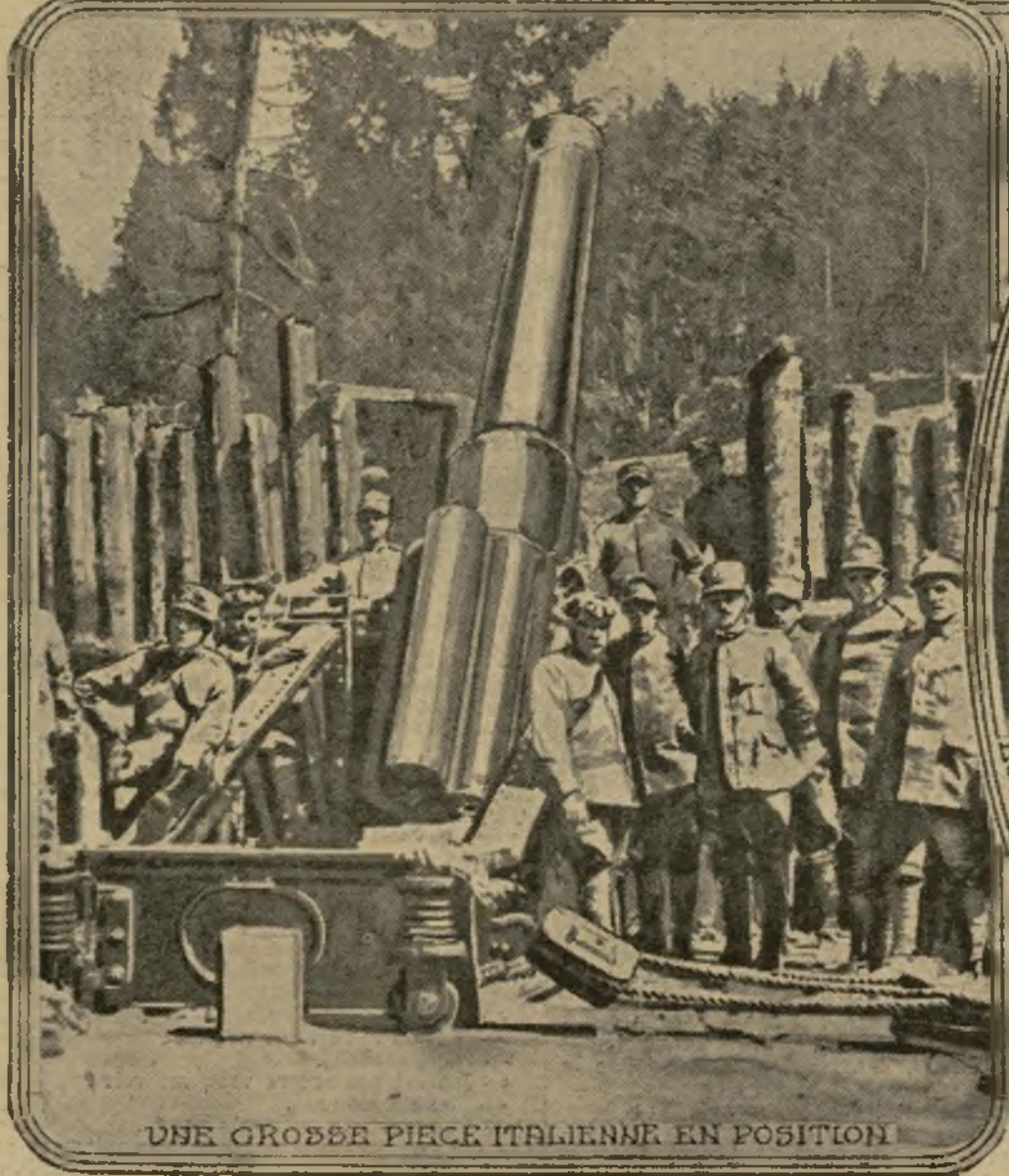
— Comment, tu ne crois pas ?...

— Je veux dire... Amoins qu'il ne soit venu pendant que je dormais... je ne me souviens pas l'avoir vu...

— C'est même étonnant qu'il ne soit point déjà venu...

(A suivre.)

Le drapeau italien flotte sur les défenses de Gorizia



Des dernières informations, il appert que nos alliés italiens dominent Gorizia et peut-être même, à l'heure actuelle, exercent contre cette ville une pression si immédiate que l'on peut à tout moment s'attendre à les y voir entrer. L'annonce de ce grand succès provoquera chez tous les Alliés une satisfaction considérable et récompensera nos frères latins du magnifique effort qu'ils ont fourni depuis un an.